

530

vendredi 22 mars 1940  
dix-neuvième année, n° 52

Bibliothèque de l'Université  
de Liège — PÉRIODIQUES

29 MARS 1940

publication hebdomadaire  
un an : 75 frs; six mois : 40 frs  
Le numéro : 2 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

Fragments d'histoire de la politique vaticane  
pendant la guerre de 1914-1918

La leçon de Viborg

Plaidoyer pour le Portugal d'outre-mer

En quelques lignes...

Le chanoine Camille Van Crombrughe

En les regardant rire...

L'effort universel pour l'union des chrétiens

La grande pitié de la science polonaise

Lectures.

Charles LOISEAU

Robert POULET

Paul WERRIE

\*\*\*

J. COPPENS

Dom Paul DE VOOGHT, O. S. B.

Edouard BEAUDUIN

Louis DAUNEAU

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16



P I E R R E  
L E M A X

# Banque de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 50,000,000 francs

## TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de 'Chèques  
Comptes de Quinzaine à Taux Variable  
Prêts sur Titres

Coffres-Forts  
Dépôts de Titres et de Valeurs  
Lettres de Crédit

### Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;  
Square Salnotelette, 17, Bruxelles;  
Boulevard Bischoffsheim, 88, Bruxelles;

Rue du Balli, 79, Ixelles.  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;  
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre

## DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE, 7, BRUXELLES

(Près du Sénat)



Spécialité de  
Costumes, Habits et Habits de Cour

Matières premières pour Papeteries

CLASSEMENT  
Destruction d'archives et de vieux Papiers  
DÉCHETS de LAINE et COTON

## A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lez-LIÉGE

Téléphone 15883

Chèques Postaux 107479

*A chacun son chocolat.*

# MARTOUGIN

*est celui des vrais amateurs.*

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.  
LA MACHINE A COUDRE

**SINGER** sera toujours  
la meilleure

**FACILITÉS DE PAIEMENT**

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Plac-ers,  
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**  
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la  
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.

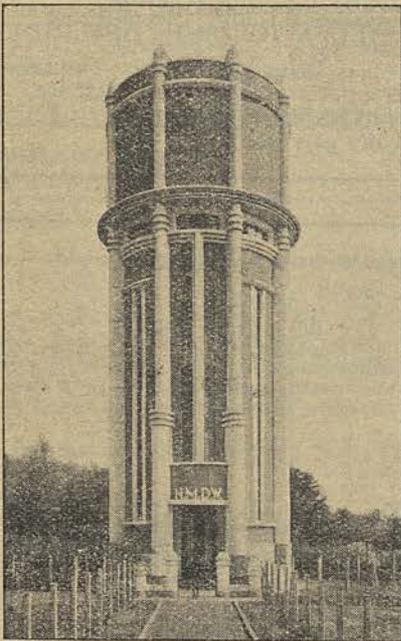


**ENTREPRISES GÉNÉRALES**

**Maurice Lemaine**

TRAVAUX INDUSTRIELS, PUBLICS ET PRIVÉS

Béton armé - Maçonneries  
Parachèvements - Silos à fourrages



**ABRIS CONTRE  
GAZ  
et  
BOMBARDEMENTS**

Spécialité de maçonneries  
réfractaires pour fours  
industriels et chaudières

Nombreuses références

130-132  
avenue de Schaerbeek  
VILVORDE

Tél. 51.02.43

Château d'Eau de Notre-Dame-au-Bois 1938

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

**" Au Baton "**

OU

LES SIMILI-SOIES

**" La Bella "**

ET **" Opera "**

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

**La Nouvelle**

ET

**" Sepco "**

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

**MAZOUT**



Le meilleur combustible pour votre

**CHAUFFAGE CENTRAL**

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C<sup>Y</sup> S<sup>T</sup>B A<sup>ME</sup>, 99, avenue de France, Anvers

## PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

## S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais  
Blanc de Zinc — Minium de plomb  
Litharge — Mine-orange

## Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements  
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR  
Usine : Saint-Marc (Namur)  
Téléphone : 302 ADR. télégr. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -  
Vernis à l'alcool - Émaux gras  
et synthétiques - Standolie à  
l'huile de lin, à l'huile de Bois de  
Chine - Couleurs broyées et pré-  
parées - Siccatis - Gommés  
ester - Copal ester - Antirouille  
Linoléates, Résinates - Émail :  
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN  
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité  
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste  
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables  
Seul fabricant de l'émail « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.  
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.  
Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.  
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles  
galvanisées.  
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.  
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés  
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée  
Spécialité de toitures pour Eglises,  
Missions, Bâtiments d'administration  
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE  
Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées  
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.  
Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

REMISE A NEUF DES FAÇADES  
par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture à l'eau inaltérable sur ciment sans brûlage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air  
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour  
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-34, rue Edm. Tollenaere  
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut  
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville  
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

## Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clair, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés,  
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,  
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,  
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles  
pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

## Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal

**DIVISION CHAINES** : Toutes chaînes genre Ewart, Gray, Ley, éprouvées à 3 fois, effort normal avant expédition

**ACCESSOIRES** : Roues, Godets, etc. GRAND STOCK

**DIVISION FONDERIE** : Toutes pièces en fonte malléable suivant plans ou modèles

**Atelier de parachèvement**

## Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique  
Eldoz-Liège

Registre du commerce  
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux  
Fonderies - Aciéries et Laminoirs**

## Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique  
Ornements - Pièces suivant modèles  
Tout pour la poêlerie

**MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ  
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS**

## S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Solessin

Téléphone : 314.55

**Broyeurs - Mélangeurs - Malaxeurs  
pour toutes industries**

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange  
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

**PARACHÈVEMENT**

La Société Anonyme  
des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR  
(Anciens Établissements Th. Finet)  
à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique  
Un abri collectif avec sas à air  
Des dispositifs pour renforcement des  
planchers de caves

**PRIX SANS ENGAGEMENT**

## S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,  
TUYAUX — PLOMBES A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAI —  
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN  
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE  
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique  
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

## ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES

RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

**Bouteilles à acide carbonique**

## Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS  
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS  
POUR MARBRERIE.  
PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.  
CHAIX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE

## Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée  
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur  
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi  
Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en  
magasin un choix complet de tous les articles en

**Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles**

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,  
Selliers, Relieurs, etc.

## Établissements HUSTINX

Société Anonyme

Rue Chéri, 20, 22, 24 - LIÈGE

Serpentins pour brasseries  
Accessoires en fonte malléable

TUBES EN FER POUR EAU, GAZ ET VAPEUR. — TUBES  
GALVANISÉS. — TUBES SPÉCIAUX POUR CHAUFFAGE  
ROBINETTERIE EN GÉNÉRAL

Téléphones : 101.79, 164.00.  
Registre de Commerce Liège n° 628.  
Exposition Liège 1930, Médaille d'Or.

STOCK IMPORTANT DE 1<sup>er</sup> CHOIX

**ALÉSOIRS** DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-  
NIER, extensibles et façon Paris.

**MÈCHES** AMÉRICAINES, fondu et rapide.

**FRAISES** A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,  
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

**Joseph Ghysens**

Rue Paradis, 19bis, LIÈGE

Téléphone 144.32

Fabrication de tous types  
d'agglomérés de liège, pour  
isolation de tous genres

**la quercine**

s. a.

188, chaussée de Vilvorde  
BRUXELLES (N. o. H.)  
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

**ISOLATION DE :**

Caves de brasserie - Salles de conservation des  
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau  
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —

Isolation thermique et acoustique

Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino

**SOUDOMÉTAL S.A.**

**ELECTRODES**

Matériel de soudure

Bureaux et Ateliers : Ch<sup>sée</sup> de Ruysbroeck, 107

Tél. 43.45.65

FOREST

TOUT CE QUI CONCERNE

**la VERRERIE**

Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes  
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande.

**Verreries-Gobeletteries Havrenne Frères**

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.  
Charleroi : 512.06 - 512.48

**JUMET**



ANCIEN  
OU  
MODERNE

LE BEAU MEUBLE EST SIGNÉ :

*Van Eynde*

87-89, avenue  
du Midi  
BRUXELLES

## MAWET

**Matériel électrique en gros**  
**Lampes à incandescence**

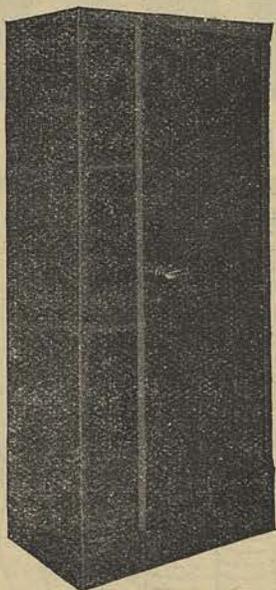
SERT VITE

SERT BIEN

*Messieurs les Chefs de Communautés et Industriels*

**Consultez MAWET. C'est votre intérêt**

Place du 20 Août, 32, LIÈGE - Tél. 155.71



## FATA

Meubles  
en acier

fabriqués par

**S.A. FAVETA**

LA LOUVIÈRE - BOUVY

Tél. L. L. 76

**Usine spécialement outillée pour :**

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages  
et armoires vestiaires ainsi que tous autres meubles  
standard et hors série.

*Nombreuses références*

*des principales firmes et administrations du pays.*

**FINI IMPECCABLE**

**SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE**

Etude et devis gratuits de toute installation.



## Philippe M. PFLUGER

ingénieur

SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98

Agent général

de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

se recommande spécialement pour ses

## THERMOSTATS

Représentant de la :

Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);  
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques  
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).  
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

## Établissements O. WAMBREUSE & C<sup>ie</sup>

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI

Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 Compte Chèq. Post. : 490.66

Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94

Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie  
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnats  
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie  
**PARAFEU SUFRO**

## Tôlerie Mécanique du Centre



28, r. Edouard Anseele

**LA LOUVIÈRE**

Téléphone : La Louvière 539

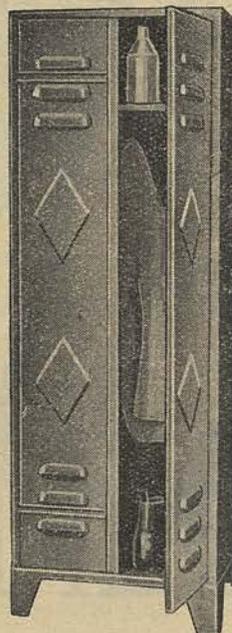
Tuyaux à ailettes en acier pour  
chauffage à eau chaude, par vapeur  
à basse pression, par vapeur à hau-  
te pression. — Grande facilité de  
montage. — Adhérence parfaite  
des ailettes au tube.

Prix et catalogue spécial sur demande.

**AUTRES SPÉCIALITÉS**  
Armoires-vestiaires, casiers et  
rayons brevetés, meubles métal-  
liques, garages à vélos, etc.

**TUYAUX EN ACIER**

**EMBOUITISSAGE**  
Tous travaux en tôle jusque  
4 mm. d'épaisseur, en cornières,  
tés, plats, jusque 60 mm.



# LA ROYALE BELGE

**SOCIÉTÉ ANONYME**  
d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
*Fondée en 1853*

FONDS DE GARANTIE :  
plus de  
**900.000.000 de francs**

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique  
**Royabelass**

**BRUXELLES**

Téléphones :  
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

## PRIX IMBATTABLES!

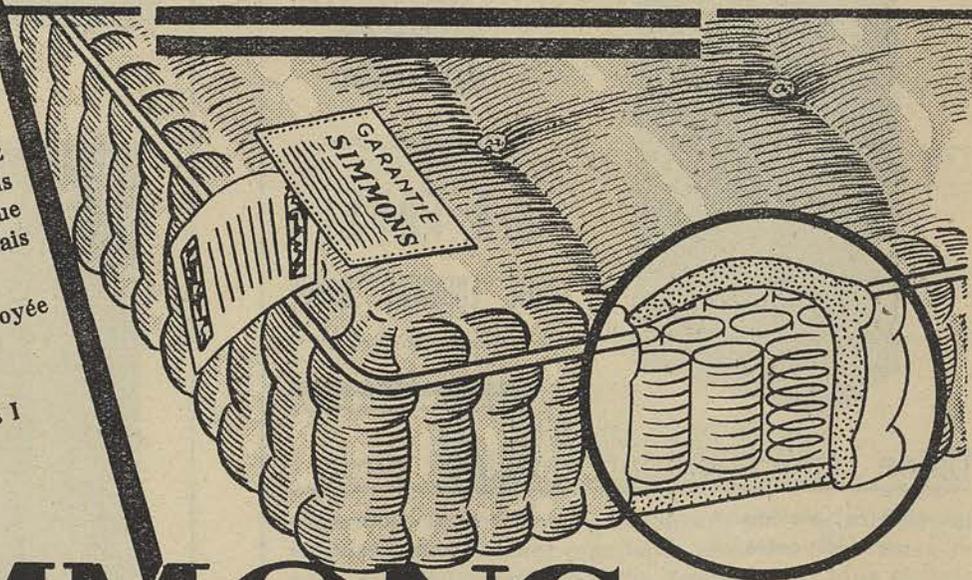
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensachés mettent la qualité **SIMMONS** à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings fermés », ce qui vous permettra d'être frais et dispos au réveil; vous remplirez avec joie votre tâche quotidienne et vous n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la

**SIMMONS BELGE,**  
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



# SIMMONS

*Pour  
mieux dormir!*

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Fragments d'histoire de la politique vaticane pendant la guerre de 1914-1918  
 La leçon de Viborg  
 Plaidoyer pour la Portugal d'outre-mer  
 En quelques lignes...  
 Le chanoine Camille Van Crombrughe  
 En les regardant rire...  
 L'effort universel pour l'union des chrétiens  
 La grande pitié de la science polonaise  
 Lectures.

Charles LOISEAU

Robert POULET

Paul WERRIE

\* \* \*

J. COPPENS

Dom Paul DE VOOGHT, O. S. B.

Edouard BEAUDUIN

Louis DAUNEAU

## Fragments d'histoire

de la

### Politique vaticane pendant la Guerre de 1914-1918

*C'est grâce à la très grande obligeance de M. Georges Wagnière, l'éminent diplomate qui représenta pendant de longues années la Suisse à Rome, et de notre consœur Le Mois Suisse que nous pouvons offrir à nos lecteurs ces fragments d'histoire diplomatique.*

*M. Charles Loiseau, qui fut chargé de missions par le Ministère des Affaires étrangères de France en Italie et dans les Balkans, fut, au cours de la guerre mondiale, de 1914 à 1919, le collaborateur volontaire de M. Barrère, ambassadeur de France à Rome, et membre de la délégation française à la Conférence de la Paix en 1919. Il est l'auteur d'ouvrages importants sur le Balkan slave et la crise autrichienne, la Politique romaine et le sentiment français, le Saint-Siège et le fascisme. M. Loiseau connaît admirablement les milieux ecclésiastiques de Rome; il fut en relations étroites avec les principales personnalités du Saint-Siège. Les notes que nous publions contiennent des faits inconnus du public et présentent un tableau du plus haut intérêt de la Cité du Vatican durant cette époque tragique et agitée.*

#### ANNÉE 1914

Septembre-octobre.

Je suis arrivé à Rome très peu de jours avant la mort de Pie X. Elle a fait sensation. Beaucoup de gens le considéraient de son vivant, comme un saint. La foule avait envahi la Basilique de Saint-Pierre pendant l'exposition de son cercueil. Toutefois, comme de coutume, elle était bourdonnante plutôt que recueillie. Il pleuvait à torrents. Le parvis ruisselait sous les parapluies repliés. L'impression n'était que médiocrement celle d'un hom-

mage rendu à une dépouille vénérée. On eût dit plutôt l'accomplissement d'un rite rendu par les Romains à l'événement du jour.

On entendait, çà et là, des pronostics sur la succession au trône pontifical. Avant même que fût rendu public le *veto* autrichien, les chances du cardinal Rampolla étaient très discutées.

Le choix du Conclave fut assez inattendu; de même celui de Benoît XV dans la personne du cardinal Ferrata comme secrétaire d'Etat. En accordant sa confiance à un ancien nonce qui avait laissé de bons souvenirs à Bruxelles et à Paris, le nouveau pape avait-il entendu marquer quelque préférence politique? On n'eut pas le temps de contrôler le pronostic, car le pauvre cardinal mourut inopinément au bout de quelques semaines.

Novembre.

Ma première conversation à la Secrétairerie d'Etat se place à la suite du bombardement de la cathédrale de Reims par les Allemands. Je demande à mon interlocuteur s'il ne pense pas que le Pape élèvera une protestation contre un tel attentat. On me répond en substance :

« Nous sommes assaillis de réclamations contradictoires. Elles émanent de tous les belligérants. Les Russes, par exemple, se sont indignement conduits au cours de l'invasion de la Galicie orientale. Pour porter un jugement équitable il faudrait procéder à une enquête approfondie sur chaque espèce. Nous n'en avons ni l'intention, ni les moyens. Le Saint-Siège ne peut que se tenir

à la disposition de tous et de chacun pour alléger, s'il se peut, les maux de la guerre et procurer par ses démarches un prompt rétablissement de la paix. »

\* \* \*

C'est une règle de conduite, un aspect de la neutralité à laquelle le Saint-Siège entend se tenir. Autant qu'on peut en pénétrer les raisons, elles sont d'ordre différent. Un vieux Romain prétend qu'on peut les répartir en trois groupes : celles qu'on donne ouvertement; celles qu'on laisse deviner; celles qu'on préfère laisser dans l'ombre.

Les premières roulent sur ce thème familier que l'Eglise catholique redoute l'expansion de la puissance russe en Orient, et peut-être plus encore un ébranlement de la Monarchie danubienne.

Les secondes ont trait à la situation du Saint-Siège en Italie. Si, comme on le suppose, le gouvernement royal intervient au conflit, son prestige, en cas de victoire, grandira aux dépens de la Papauté. En cas de revers, tout est possible, même une révolution.

On évite d'ajouter (c'est la troisième raison) que fournir des griefs à l'Allemagne, fille de Luther et mère du modernisme, serait accroître les soucis qu'elle a donnés à Pie X, au point de vue de la discipline et même de la doctrine. Et puis le Centre catholique au Reichstag est ici l'objet d'une prédilection. On est fier de lui. Il fait un peu l'effet d'un instrument de la politique romaine.

Au Vatican les représentants des Empires centraux se multiplient. Du côté de l'Entente, sur le plan diplomatique : M. de Nelidov, ministre de Russie, hautain, cassant, qu'on supporte, sans plus; le baron d'Erp, ministre de Belgique, assez effacé; Sir Henry Howard, chargé d'affaires de Grande-Bretagne, de nomination toute récente. Son compatriote le cardinal Gasquet ne lui apporte guère un surcroît d'autorité, car il ne cache pas — sans doute pas assez — sa manière de voir.

La partie n'est pas égale.

#### ANNÉE 1915

##### Février.

De passage à Paris, je rends visite à Viviani, alors président du Conseil. C'est un camarade de jeunesse; en 1880 nous étions tous deux secrétaires de la Conférence des Avocats; nous nous tutoyions.

Ce qui touche aux affaires du Vatican a pour lui l'attrait de la nouveauté — puis-je même dire de l'inconnu? Il se montre sensible, plus que je l'aurais pu croire, à ce que je lui dis de notre infériorité d'action, de défense et même d'information dans les milieux romains. Il réfléchit; puis du ton bougon qu'ont bien connu tous ses familiers :

— Veux-tu que je te donne une lettre pour le Pape.

— Pour lui, non, ce serait peu protocolaire. Pour le cardinal Secrétaire d'Etat, c'est à voir.

— Seulement, voilà. Il faut que j'en parle à Delcassé. Il est capable de mettre des bâtons dans les roues. Reviens demain.

Je suis au rendez-vous convenu et j'apprends, d'ailleurs sans surprise, « que le ministre des Affaires étrangères trouve cette démarche intempestive, dans un moment où il convient d'avoir égard aux moindres susceptibilités de l'Italie ».

Viviani saisit l'occasion d'enguirlander son collègue d'épithètes choisies dans son vaste vocabulaire. Il ne pouvait pas le souffrir.

Les choses en sont restées là.

M. de Bulow est à Rome, dans sa *Villa des Roses*. Il reçoit beaucoup. Les organes italiens qui poussent à l'intervention ne se privent pas de signaler sa présence comme inopportune et même encombrante. Elle fleure la pression indiscrète. J'y fais allusion devant le cardinal Gaspari.

« Je n'ai pas vu M. de Bulow, me dit-il, depuis 1906. Je n'ai eu avec lui aucun contact, soit direct, soit indirect. Mais je ne vous cache pas qu'ici nous sommes mal impressionnés par la perspective d'une participation de l'Italie au conflit. D'abord, le Pape, conséquent avec lui-même, ne peut que déplorer l'extension du carnage. Et puis, vous représentez-vous bien les épreuves que l'état de guerre inflige à l'Eglise? Elles seront aggravées pour peu que l'Italie abandonne la position, plus rassurante, de neutralité. »

« Si notre nonce à Vienne s'est exprimé dans ce sens, à plusieurs reprises, il s'est inspiré d'une *atmosphère (sic)* toute naturelle dans cette Maison, et que je ne saurais désavouer. Supposez la situation renversée, la tension politique déplacée, par exemple, entre la France et l'Italie; vous sauriez plutôt gré au Pape d'approuver que cette dernière puissance restât neutre. Quant à notre neutralité à nous, elle trouve sa base dans le caractère international, ou plutôt supra-national, de la Papauté. »

J'apprends que le cardinal a tenu le même langage à diverses personnalités qui lui rendaient visite.

##### Mars 1915.

La presse qui reçoit les directives du Vatican est bien loin d'observer la neutralité telle qu'elle vient d'être définie et préconisée en haut lieu. Elle garde une attitude de belligérante contre les confrères qui prennent parti en faveur de l'intervention. Le *Corriere d'Italia* abonde en arguments « neutralistes » qui n'ont aucun rapport avec les intérêts d'Eglise. L'*Osservatore Romano* comble d'éloges M. Giolitti à propos de sa découverte que l'Italie, pour s'entendre avec l'Autriche, pourrait se contenter d'un *parecchio* : une petite rectification de la frontière du Trentin, par exemple.

Benoît XV me fait l'honneur de m'accorder une audience particulière. Il a la bienveillance de me dire qu'il est au courant de l'activité que j'ai mise, avant la guerre, à faire ressortir les intérêts communs à la France et à l'Italie. Mais le reste de l'entretien ne roule que sur des généralités.

\* \* \*

A mesure qu'on sent approcher l'écléance d'une déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche surgit une question délicate, qui va mettre à l'épreuve les rapports entre le Saint-Siège et le gouvernement royal.

La Loi des Garanties ne prévoit pas le cas de guerre. Il faut donc improviser une jurisprudence.

Le gouvernement fait dire à la presse officieuse qu'il entend respecter jusqu'au scrupule les obligations assumées vis-à-vis du Saint-Siège. Par conséquent il ne saurait exiger le départ des représentants des Empires centraux accrédités auprès du Pape et il ne retranchera rien de leurs immunités diplomatiques.

La presse de gauche (*Secolo, Messaggero*, etc.) trouve la solution un peu trop bénévole : elle permet d'abuser de la valise du Vatican pour transmettre des informations à l'ennemi.

Certains organes libéraux (*Tribuna, Stampa*) opinent que l'état de guerre obligera le Saint-Siège et le gouvernement à se concerter de temps à autre. Elle va jusqu'à suggérer qu'ils pourraient faire échange, au moins temporairement, d'ambassadeurs. De

l'avis de la plupart de leurs confrères, des intermédiaires officieux suffisent. Il n'en manque pas.

\* \* \*

Avril 1915.

A la veille de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, il s'agit de savoir si, décidément, le comte Schœnborn, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, le baron von Mühlberg, ministre de Prusse, et le baron de Ritter, ministre de Bavière, resteront en place.

On dit qu'ils en ont fort envie, qu'ils sont même allés jusqu'à pressentir la Secrétairerie d'Etat pour savoir si le Vatican, palais extra-territorial, ne pourrait pas leur offrir l'hospitalité pendant la guerre? Ceci, « dans l'intérêt supérieur de leurs fonctions », qui ne sauraient souffrir d'intermittence.

Il va de soi que cette démarche est éludée avec une ferme courtoisie.

\* \* \*

Le Pape vient d'accorder à M. Karl Wiegand, correspondant du *New-York Herald*, une interview que l'*Osservatore Romano* s'empresse de démentir, non sans le qualifier de romantique et de désobligeant. Il convient cependant que, sur un point, la pensée du Saint-Père n'a pas été travestie :

« A la vérité le Pape n'a pas laissé de déclarer que, le jour où les Puissances neutres, au premier rang desquelles se placent les Etats-Unis, croiraient opportun de mettre leur activité au service de la paix, il sera certainement heureux d'y joindre la sienne, en faveur de la même et sainte cause. »

N'est-ce pas une invite?

\* \* \*

Juin 1915.

Le départ des représentants des Empires centraux auprès du Saint-Siège s'est effectué sans incident. Il a même passé inaperçu. Pour le principe, le Vatican a élevé une protestation fondée sur ce que « de la force des choses dérive une restriction de cette internationalité qui est propre à l'action du Saint-Siège et qui participe de son auguste caractère ».

\* \* \*

D'après le *Correo Espanol*, le gouvernement de Madrid aurait offert au Pape l'hospitalité de l'Escorial « pour le cas où sa situation deviendrait trop difficile en Italie ». Cette démarche, dont on fait remonter la date officielle au 28 mai, se ressent des rumeurs malignes qu'on fait courir dans les milieux encore attachés au Pouvoir temporel. Elle a été approuvée par un grand nombre d'évêques espagnols. Mais à Rome on ne la prend pas au sérieux. Du reste, le Pape aurait écrit à l'archevêque de Tolède une lettre par laquelle, tout en exprimant sa gratitude, il décline la proposition.

\* \* \*

Juillet 1915.

Les effets de la solidarité politique et militaire entre la Porte ottomane et les Empires centraux sont de multiplier les attentats contre la population chrétienne des deux côtés du Bosphore, mais surtout en Asie Mineure.

L'écho n'en est pas senti au Vatican seulement. L'autre jour, à Milan, le président du Conseil, faisant allusion à ces

carnages, a dit que la nation italienne était entrée en guerre pour la défense de la *Civiltà cristiana* et qu'un jour ou l'autre le sentiment public lui rendrait cette justice.

Je crois savoir que le délégué apostolique à Constantinople emploie tout son zèle à obtenir du Sultan des tempéraments à cette persécution. Mais c'est à la porte de Berlin qu'il faudrait frapper.

\* \* \*

Chaque fois que j'ai été reçu par Mgr Eugenio Pacelli, substitut à la Secrétairerie d'Etat, j'ai trouvé à l'entretenir un charme particulier. On sent, en lui tout en même temps que le prêtre accompli, l'homme de bien, et l'interlocuteur averti, qui ne fuit aucun sujet et pas même la contradiction. Il donne, plus qu'aucun autre dans le même milieu, l'impression de personnifier l'esprit de l'Eglise dans la tourmente des controverses que suscite la neutralité pontificale. Les contingences ne lui échappent pas, il les discute avec aisance, mais on le sent pénétré de la vérité absolue que la Providence en dispose. Le tout avec la sérénité du philosophe et une sorte de gentillesse sacerdotale plus avante que l'onction.

A plusieurs reprises il a attiré mon attention sur l'œuvre humanitaire de Benoît XV, dont ne parle guère que la presse catholique. Cependant, ajouta-t-il, par milliers, les prisonniers de guerre, les grands blessés, les déportés civils nous assurent en avoir éprouvé la bienfaisance.

« Tenez, me dit-il, je vous invite à prendre connaissance sur place, dans un des bureaux de la Secrétairerie d'Etat, des dossiers qui vous mettront au courant de la question. Vous y trouverez des extraits de notre correspondance avec Mgr Marchetti, délégué du Saint-Siège à Berne. Vous y vivrez même, pendant quelques jours, dans l'air de l'Office que nous avons créé, pour recueillir et acheminer la correspondance entre les familles que la guerre a séparées et qui ont recours à nous pour échanger des nouvelles. Vous verrez qu'au Vatican on ne manque ni de compétence, ni de moyens pour faire fonctionner un Office postal international! »

Je me suis empressé d'accueillir la proposition, cela va de soi, et j'avoue avoir été édifié du sens pratique que le Pontificat de Benoît XV a mis au service de sa diplomatie tutélaire. Le « Bureau de poste » en particulier est desservi par des religieux de toute nationalité, résidant à Rome et non affectés au service militaire, qui me font l'effet de procéder avec une ponctualité devenue, en quelques jours, professionnelle et même un peu mieux.

(A suivre.)

CHARLES LOISEAU.

---

Comme de coutume, à l'occasion des fêtes de Pâques, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

---

## La leçon de Viborg

Les circonstances qui ont entouré la capitulation de la Finlande donnent à réfléchir sur les conditions psychologiques de la guerre moderne. Par exemple, quelle que soit l'ardeur des sympathies que l'opinion internationale voue unanimement à l'infortunée victime de l'agression soviétique, pas mal de gens se sentent encore profondément déconcertés par un épilogue « raisonnable », auquel le lyrisme de la presse occidentale ne les avait certes pas préparés. N'en doutez pas : lorsque certains commentateurs juraient pendant trois mois au public français, anglais, belge, suisse que les Finlandais se feraient « tuer jusqu'au dernier » plutôt que de céder aux exigences des Moscovites, ce public prenait au pied de la lettre cette façon de parler. Dans le secret de son cœur, maint de nos compatriotes comptait bien — sur la foi des journalistes — que les habitants d'Helsinki, d'Hango, d'Uléaborg, etc. mettraient eux-mêmes le feu à leurs villes, si la lutte dans l'isthme de Carélie tournait mal; qu'ils s'enfonceraient avec leurs femmes et leurs enfants dans les solitudes glacées, poursuivis par les clameurs des cosaques; mais que jamais, vous entendez, jamais ils n'entreraient en composition. La preuve du contraire a d'autant plus interdit l'opinion moyenne que les troupes qui se sont battues magnifiquement à Salla, à Suomussalmi, à Sortavala et à Viborg ont mis davantage en lumière la bravoure finnoise et que leurs chefs civils et militaires ont mieux montré que l'énergie ne leur fait pas défaut. Cependant, qui analyse de sang-froid la situation qui se présentait à ces généraux, à ces hommes d'Etat, ne tarde pas à se persuader qu'ils en ont tiré la conclusion la plus logique et la plus louable. De toute évidence, du moment que l'impossibilité de tenir les Russes en échec était démontrée aux dirigeants de la Finlande, il était de leur devoir de sacrifier une partie du pays pour sauver le reste, et de tâcher de s'accommoder, en attendant des temps meilleurs, de ce qu'ils ne pouvaient empêcher. Que si cette explication parfaitement valable est fournie aux lecteurs de notre « grande presse », ils se mettent à pousser des cris d'orfraie. A leurs yeux, l'« honneur national » s'oppose absolument — en principe, car nul n'ose tout de même incriminer l'héroïque Finlande — à ce qu'un pays s'avoue vaincu, avant que tout son territoire soit mis à feu et à sang ou avant que le dernier de ses enfants ait été jeté dans la bataille.

C'est là, ne craignons pas de le proclamer, une conception gothique, c'est-à-dire absurde et barbare.

Il faut que l'esprit romantique ait profondément mordu sur la civilisation occidentale pour qu'elle tombe aujourd'hui dans pareilles erreurs, offenses à cette raison et à cette mesure dont elle s'est toujours nourrie au cours des siècles. Il n'y a guère plus de cent cinquante ans que les conflits internationaux sont empreints d'une frénésie telle que les « hasards de la guerre » se manifestent à chaque citoyen comme des triomphes ou des désastres personnels. Les expéditions révolutionnaires ont inauguré l'ère de la guerre mythologique, mettant automatiquement l'univers en question : il faut que l'on soit victorieux à cent pour cent, sinon c'est la fin de tout, il n'y a plus de bon Dieu et la vie n'a plus de sens.

Jadis, il en était tout autrement. Quand un roi de France devait rétrocéder la Franche-Comté au duc de Bourgogne, à la suite d'une campagne malheureuse, tous ses sujets ne se considéraient pas comme à jamais déshonorés. Personne n'eût émis l'idée saugrenue qu'il fallait faire tuer tous les Français jusqu'au dernier plutôt que de consentir à cette concession désagréable.

La dignité d'un peuple n'était pas en relation étroite avec telle configuration ou telle étendue de ses frontières. Sans doute, la perte de l'Artois contrariait-elle les ministres de Louis XIV; mais d'abord ils s'y résignaient à la rigueur, en considération du prix excessif dont il aurait fallu en payer la conservation; ensuite ils se promettaient bien de saisir la première occasion de récupérer cette riche province, fort utile à la défense de l'Etat.

De cette humeur à celle qui inspira l'entêtement fatal de Napoléon au sujet de la Belgique — conquête de la Révolution à laquelle il était « déshonorant » de renoncer, le Continent tout entier dût-il être ravagé pour la cause — on mesure le déclin de l'intelligence politique et le progrès de la sensiblerie pseudo-patriotique. Nos aïeux avaient accoutumé de tenir avant tout la patrie pour une entité, appuyée certes sur de puissantes assises matérielles, mais trop haute pour être compromise essentiellement par leurs oscillations inévitables. Leurs descendants jacobins et romantiques rompaient avec cette sage tradition lorsqu'ils se lançaient dans des entreprises qui mettaient en cause, pour des motifs le plus souvent idéologiques, l'existence même de la communauté dont ils faisaient partie.

L'avantage de la doctrine de guerre appliquée par l'Ancien Régime ressort d'une étude même superficielle de l'Histoire. A toute époque, on voit nos princes, à l'imitation des Bourbons, liquider sans vergogne ceux de leurs différends internationaux qu'ils estimaient mal engagés, même lorsque cette détermination faisait tort à leurs intérêts ou bien consacrait d'incontestables injustices. Conduite qui contraste éloquentement 1<sup>o</sup> avec celle, par exemple, des gouvernants français en 1870 : il est clair qu'après Sedan il aurait fallu traiter avec Bismarck; 2<sup>o</sup> avec celle des gouvernants alliés en 1917 : les ouvertures de Charles I<sup>er</sup> d'Autriche, mises à profit à Paris et à Londres, eussent épargné des milliers de vies et fourni de bien meilleures conditions de paix que la victoire remportée dix-huit mois plus tard avec l'aide des Américains.

Ce qui manque aux hommes d'Etat nés sous le signe du « stupide XIX<sup>e</sup> siècle », c'est le sens des proportions, la conscience des relativités humaines. C'est de *savoir perdre* — sur quelque point et en attendant mieux. C'est l'autorité, vertu dont l'importance se manifeste surtout aux jours difficiles, alors que le monarque, riche de la confiance et du respect de tout un peuple, peut dépenser sans péril pour son prestige une part de ce trésor spirituel. Tandis que les dictateurs et que les oligarchies, se sachant directement à la merci du sentiment populaire, sont toujours tentés de faire du moindre problème extérieur une question de vie ou de mort pour la nation. On aura tout ce que l'on désire, — ou l'on périra. On gardera tout ce que l'on possède, — ou crève le monde. Chacun entend imposer intégralement à l'adversaire les volontés dont l'intransigeante énumération constitue les « buts de guerre ». La plupart des conflits du passé ont fini par des compromis : on serait bien en peine de dire qui a gagné la guerre de Sept Ans, ou la guerre de Succession d'Espagne; de quelle puissance le traité de Westphalie ou le traité de Rastatt consacre la victoire. Mais il est entendu qu'une conflagration européenne doit aujourd'hui se terminer par la satisfaction intégrale des revendications de l'un des belligérants, jusqu'aux plus ambitieuses. C'est la politique du tout ou rien. Il n'en est pas de plus simpliste, de plus extravagante ni — au fond — de plus immorale.

La Finlande a mille fois bien fait de lui tourner le dos, forte de la réputation universelle que lui avait valu son intrépidité; forte de l'indestructible espérance — dont Carlisle dit que « les armes de l'iniquité en sont mystérieusement ointes »; forte de son attachement même aux valeurs authentiques de « la seule civilisation qui tienne ». Car rien n'est plus faux que de peindre

la magnanimité helléno-latine sous des couleurs empruntées aux délires asiatiques, et de confondre le sang qui rougit les Thermopyles avec celui dans lequel plonge le char hideux de Jaggernath.

C'est *utilement* — ne l'oublions jamais —, c'est *à bon escient*, que moururent les trois cents compagnons de Léonidas.

ROBERT POULET.

## Plaidoyer pour le Portugal d'outre-mer

Nous étions en haute mer quand nous apprîmes la catastrophe. Quand, plus exactement, la catastrophe est entrée en nous. Car elle fut non pas un éclatement mais une insinuation : comme si nous étions déjà prêts à la recevoir par ces fissures qui se préparaient, qui nous ouvraient lentement depuis quelques jours. C'était dans l'Atlantique, à peu près sous l'Equateur. Nous avions quitté Saint-Paul de Loanda, qui est à hauteur de notre Congo, le 29 août, dans le bruit, qui nous parvenait par Radio, des mobilisations générales et des frontières qui se fermaient.

Brusquement ce voyage présidentiel changeait de sens, changeait de son. Peut-être prenait-il tout à coup son sens plénier. Les navires de guerre qui nous escortaient depuis le départ de Lisbonne et nous avaient suivis jusqu'au Mozambique, nous apprenions brusquement qu'ils étaient chargés de mines, d'obus et de torpilles. De gros oiseaux noirs tournoyaient autour de nous et rasaient les flots. Parmi eux on remarquait l'insistance d'un gros avion belge : le trimoteur à bord duquel M. Ryckmans, notre Gouverneur, était venu de Léopoldville, capitale de notre Congo, à Loanda, capitale de l'Angola, pour saluer le président de la République portugaise, S. Exc. le général Carmona, le ministre des Colonies portugais, M. Machado, et pour rendre aussi sa visite au gouverneur de l'Angola.

Ainsi des liens se resserraient, se faisaient plus étroits. Les coups de canon qui saluaient notre départ n'étaient plus les coups de canon ordinaires, ni le sifflement, ni la couleur des fusées d'adieu. La revue que le président général fit passer à l'un de nos deux « avisos » perdait son caractère de parade.

Dans la conversation dont il avait bien voulu m'honorer, notre Gouverneur avait eu le mot clair : « Nous sommes solidaires, avec les Portugais, devant le tapis vert. » Entendez que le jour où la question coloniale viendrait sur le tapis, Portugal et Belgique, petites puissances aux possessions voisines, nous aurions à nous donner la main. La guerre n'était pas déclarée.

Dans le banquet intime qu'il offrait à M. Ryckmans, levant son verre, le Gouverneur de l'Angola pouvait dire : « Les Belges sont à peu près les seuls Européens que les Portugais n'aient pas rencontrés sur leur route, les armes à la main, au cours de leur histoire. » La veille, notre Gouverneur avait été reçu en audience spéciale par le président Carmona et il se déclarait enchanté de cette réception, de même que de l'accueil et de l'amitié « réelle » qu'il trouvait auprès des autorités portugaises. Le Président lui-même, au cours de la cérémonie officielle, à l'heure même où le ciel s'emplissait du bruit des armes, n'avait pas craint de dire la joie qu'il éprouvait de voir à ses côtés « les représentants de ces deux pays (M. Solomiac, gouverneur de l'Afrique Equatoriale française, était présent, lui aussi) auxquels

nous unissent (nous, les Portugais) le sang versé en commun et la fraternité d'armes pendant la guerre, et ces sentiments qui au cas d'un nouveau conflit resteraient les mêmes. » Ceci était dit en présence des consuls et des journalistes étrangers : allemands, italiens, etc...

Ainsi, je crois, le voyage du Président atteignait son plus haut point politique et colonial, tout à la fois.

\* \* \*

Depuis Beira (Mozambique) déjà ce sens allait croissant. A Beira se trouvaient les gouverneurs anglais des deux Rhodésies et du Nyassaland et les représentants de l'Afrique du Sud. Dans la traversée de cette Afrique du Sud — par Prétoria, Johannesburg et Capetown, où nous allions nous réembarquer — outre ce que signifiait cette traversée dans son principe (pour la première fois dans l'histoire le roi d'Angleterre invitait un chef d'Etat étranger à visiter un de ses dominions), on vit des démonstrations militaires et des réunions d'officiers portugais, sud-africains et britanniques.

Maintenant nous allions comme des somnambules au milieu de la mer. Il y eut, ces jours-là, des mers comme jamais nous n'en vîmes. Des mers vides, qui soudain se peuplèrent pour nous d'imaginaires paniques, de villes incendiées, de hautes flammes où couraient des êtres chers, courbés sous les bombardements. Tout nous était permis. Nous ne savions rien que ce que nous disait le petit journal du bord, dactylographié. Nous pouvions nous attendre à tout d'une minute à l'autre. Certaines réflexions prirent à ce moment un relief anormal, comme certains gestes, certaines choses très ordinaires prenaient un sens, voir un volume démesurément grossi : se raser par exemple, s'asseoir sur le pont; cette bouche de dormeur, ouverte près de moi, dans un « transatlantique » et dont la vue me devint tout à coup insupportable, ridicule; ce grand chien danois qui faisait ses ordures... Certaines énigmes livraient tout à coup leur secret, se vidaient de leur mystère. Un tas de choses dont on pouvait douter, ou que l'on pouvait prendre pour des romans-feuilleton, — des histoires d'espionnage, d'invasion pacifique, de fermes fortifiées dont les aires à maïs n'étaient autres que des plaques bétonnées capables de soutenir des pièces d'artillerie et d'ailleurs construites aux endroits stratégiques — tout cela, qui nous était affirmé par les esprits les plus sérieux mais qui gardait néanmoins pour nous un air rocambolesque, prenait maintenant corps, s'éclairait, devenait certitude. Nous parlons de certaines manigances qui se sont opérées dans cette province d'Angola, si convoitée. Je pourrais rapporter beaucoup de choses à ce propos. Le moment est mal choisi.

« Je suis sûr, me disait cet étranger que je ne puis autrement désigner qu'en disant qu'il n'était ni Français, ni Anglais, ni Portugais, je suis sûr qu'« ils » savent déjà combien de colons « ils » pourraient placer ici, combien on pourrait nourrir d'enfants là. Ils doivent penser : Ah! si nous l'avions, qu'est-ce que nous ne ferions pas d'une telle colonie! »

« Songez, ajoutait le même étranger, que l'Angola touche à la France, à la Belgique, à l'Angleterre d'Afrique, à l'Union Sud-Africaine et que ce quadruple voisinage aboutit à cette misère de Loanda... Vous avez vu cette malheureuse jetée avec ses pierres entassées les unes sur les autres, qui est là depuis l'an dernier? »

« Il y a tout de même Lobito, répliquai-je. Il y a tout de même cette réussite extraordinaire qu'est San Tomé, non loin de l'Angola et sous un climat bien moins favorable. Réussite éclatante. Modèle de grande colonisation, à la fois humaine et pra-

tique. Les Portugais sont parfaitement capables de reproduire cette réussite sur un autre terrain et sur une plus grande échelle.»

Le coup porte... On me répond : « Mais ils n'ont pas les capitaux nécessaires pour la mise en valeur d'une pareille terre! »

Je sais : le budget de l'Angola est en parfait équilibre et ce n'est pas avec un budget en équilibre que l'on développe une colonie. Il faut avancer des capitaux par millions. A moins de ramasser les diamants par terre comme des cailloux. L'or lui-même coûte cher à l'extraction, avant de rapporter.

De tout cela, certaines grandes puissances pourraient faire un argument : « Ce petit pays (il y en a d'autres que le Portugal) propriétaire de domaines qu'il ne peut exploiter alors que de grands peuples étouffent dans leurs frontières. »

Tout cela est facile à dire.

Mais d'abord possession vaut titre. Et c'est une possession qui ne date pas d'hier, que le Portugal a payée de son sang, de sa sueur, de sa substance même. C'est lui qui a ouvert la voie aux autres nations vers les nouveaux mondes et c'est tout le gré qu'on lui en saurait : lui enlever ses plus vieilles et ses plus authentiques propriétés? Parce que d'autres n'ont pas eu le courage de faire ce qu'il a fait, ni l'imagination nécessaire pour y réussir? Il serait trop facile de venir s'installer là où tout est maintenant préparé.

Ce communisme international, cette négation de la propriété nationale, comme il y a la négation de la propriété privée, est la négation même des valeurs humaines. (Ne parlons même plus du droit des gens.)

En outre, les Portugais ont une façon très personnelle de coloniser.

On ne les critique jamais que sous l'angle de la colonisation mercantile et capitaliste. Voilà bien où le matérialisme nous a fait descendre : produire, produire toujours plus, extraire toujours plus de matières premières, s'enrichir. Le système portugais est sans doute périmé, archaïque. Il retarde? Soit. Il existe. Il a même le mérite de sauver quelques notions qui sont parmi les plus précieuses : par exemple, et je le dis tout net, le loisir, la joie de vivre. (Une certaine joie de vivre, portugaise, qui ne se peut éprouver qu'au sein de quelque regret, et qu'une certaine nostalgie, la « saudade », avive.)

On regarde les Portugais qui sont assis dans les fauteuils d'osier sur la place de Loanda, à cette curieuse terrasse qui s'ouvre en triangle sous les acacias autour de cette buvette qui ressemble à la Tour de Belem ou à quelque petit monument de style baroque et manuëlin. Ils se prélassent, se font cirer les chaussures, avec de grands airs nonchalants, par les cireurs nègres. Comme à Lisbonne par les cireurs blancs. Ils demeurent là pendant des heures à ne rien faire, à ne rien boire même, à lire et à bavarder. Ils font de même dans les cafés qui sont autour de ce forum et, plus loin, dans cette taverne, nue et libre comme un carrefour, où aboutiraient vingt et une rues par les vingt et une portes à persiennes, hautes comme des portiques, qui s'ouvrent sur trois façades.

Et puis, après? C'est leur affaire. S'ils entendent vivre ainsi? Peut-on les en empêcher davantage à Loanda qu'à Lisbonne? On ne pourrait pas plus, à ce titre, les dépouiller de Loanda que de Lisbonne et que du Portugal lui-même. C'est-à-dire de la chair de leur chair.

Car, on le voit et on le dit trop peu : les Portugais ont fait de leurs colonies un nouveau Portugal, un Portugal prolongé. Et ce n'est pas une formule pour banquet et discours officiels.

Peut-être le Portugais se jette-t-il avec plus d'ardeur au plaisir qu'au travail : à la fête « arraial », à la danse, au feu d'artifice à la mode du Minho, à la course de taureaux, manière portugaise

(sans mise à mort). Ce goût de la fête, parfois puérile et candide, innocente, ce goût de la lenteur, cet amour de la danse ont sans doute permis au Portugais — on n'y prend pas assez garde — de comprendre mieux que d'autres certaines formes de la vie indigène, de s'en approcher, de les tolérer et, pour finir, de se faire mieux aimer de ces Noirs. Ce qui explique, en partie, le grand phénomène de la colonisation portugaise, et ce qui fait sa grandeur, humaine et chrétienne, en même temps que son originalité : l'assimilation. Assimilation du Noir, presque complète, dans les droits et dans le traitement, et plus encore assimilation par le sang, par les mulâtres, les métis qui rattachent la race pure à l'autre race pure, la Noire à la Blanche, comme par un dégradé. Et tous, du Blanc au Noir, portent authentiquement et légitimement le nom de Portugais, sans que le plus pur des Portugais se sente le moins du monde blessé ou diminué ou simplement altéré par ce partage.

Je ne donne aucun conseil : je constate et j'essaie d'exposer un phénomène. Mais je plaide : pour le Portugal et pour son droit de propriété.

\* \* \*

Et j'ajoute maintenant qu'il serait plus difficile d'enlever l'Angola, par exemple (où il y a 50.000 colons portugais), au Portugal que telle autre terre à tel autre pays qui ne s'y est implanté qu'à force de capitaux et de sociétés anonymes.

Le Portugal a fait de l'Angola, de Loanda, une chose éminemment portugaise (comme de ses autres possessions d'ailleurs). Saint-Paul de Loanda, avec ses collines, ses rues qui montent, sa cathédrale, ses vieilles églises, sa forteresse, ses maisons à cornes thibétaines, ses arènes et ses fauteuils d'osier aux terrasses, a quelque chose d'enraciné, d'établi, de vieux déjà, comme une ville de province. Quelque chose qui ne s'est fait qu'avec la complicité du temps. Quelque chose qui ressemble à une patine et presque à de l'usure. Loanda est portugaise par le Blanc et portugaise par le Noir. A la course de taureaux on voyait presque autant de Noirs ou de mulâtres que de Blancs. Même chose à l'« arraial » du soir, grande fête populaire qu'animait une fanfare nègre, dirigée par un Nègre. Tous les Noirs parlent là portugais, ont les manières portugaises. Les Portugais ont apporté ici les mœurs portugaises. Ils les ont, non pas implantées, mais plantées. Elles ont repris racine. Elles poussent. Elles ont poussé. Le temps est proche où les Portugais récolteront. Ils sont ici depuis cinq siècles. Leurs Noirs sont très avancés. Infiniment plus « civilisés » que les nôtres, me disait un personnage assez important de notre Congo, que je rencontrais là-bas. Nous ne sommes au Congo que depuis cinquante ans. Depuis cinq cents, les Noirs de l'Angola sont pénétrés, soumis au rayonnement de l'atmosphère, des mœurs, de la langue portugaises. On y croise, dans la rue, des prêtres noirs, des sœurs à face noire. Il y a un monde de différence, sans doute, entre notre Congo et l'Angola. (Il n'y a pas d'Afrique : il y a des Afriques.)

On peut décréter, du jour au lendemain, que cette terre sera allemande ou n'importe quoi, j'attends toujours qu'elle le devienne, qu'elle cesse d'être portugaise, que, du jour au lendemain, le travail de cinq siècles soit aboli, change de caractère, de couleur, d'esprit, de « race ».

J'attends que cette « Jeunesse portugaise », ces trois mille jeunes garçons venus de tous les points de la colonie et qui pour la plupart y sont nés, que nous avons vus défiler, courir le taureau, dans leurs uniformes à chemise verte, petite botte molle à la façon de Madère, calot kaki et pantalons kakis, que nous avons vus manger joyeusement le long de tables à tréteaux, dans des halls d'usines, se nourrir d'oranges, s'apprêter à dormir sur la

Chauffez-vous au

**COKE de TERTRE**

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher

**des combustibles**

Spécialement recommandé aux

Communautés religieuses,  
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur  
habituel ou écrivez à

**Coke & Sous-Produits de Tertre**  
(Comptoir Commercial) S. A.  
48, rue de Namur, Bruxelles



**DEVROYE-FRÈRES**

**ORFEVRES**

**AVENUE DE LA COURONNE 368**

**BRUXELLES**

**Maison SAINTE-ANNE**

Clinique chirurgicale - Maternité

dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones 21.35.19—21.45.90.

**Salles communes et Chambres particulières**

**Établissements P. COLLEYE, s. a.**

**GRANDE DÉCORATION**

**SCULPTURE-STAFF**

**AMEUBLEMENT**

**TRANSFORMATIONS**

**18, RUE DES DRAPERS**

**BRUXELLES**

Tél. 11.69.75



dure, et au milieu d'eux se trouvaient les plus vieux colons de cette terre, — j'attends que tout cela soit détourné de son cours.

L'œuvre portugaise a toujours été une œuvre de patience, d'endurance, de longue haleine. Une œuvre de temps. Les Portugais ont le temps. C'est un peuple qui vivra vieux. Ils ont toujours su tourner de leur côté cet allié sans lequel on ne fait rien de durable dans la vie et dans l'histoire : le Temps.

Ils ont de grands défauts, d'énormes qualités. Ils savent au mieux et très curieusement, comme par instinct (ce sont des instinctifs), tirer parti de leurs qualités et de leurs défauts. Ils sont les seuls à pouvoir le faire. Ils sont les seuls à pouvoir réussir une telle œuvre coloniale sans avoir constamment recours à l'exercice de la volonté.

La seule aventure qui pourrait arriver au Portugal dans sa terre d'Angola — je dis : la seule qui serait naturelle — c'est qu, dans  $x$  années, dans un siècle, dans deux, dans cinquante ans peut-être — ce que de bons esprits croient, redoutent — l'Angola ne devienne un nouveau Brésil, autonome comme le Brésil, nation satellite de la nation-mère, nation-fille. Personnellement je ne le crois pas. Mais tel est le miracle portugais au milieu de grandes nations prétentieuses, qui convoitent et critiquent l'Empire portugais : le Portugal est le seul qui ait réussi à faire, ce qu'aucune d'entre ces nations n'a jusqu'à présent réussi — même pas la France au Canada, un pays neuf, non pas comme l'Amérique du Nord où tous les sangs d'Europe se sont mêlés au sang indien et au sang nègre, mais avec son propre sang, son sang à peu près unique, mêlé au sang noir et indigène. Ce pays est le Brésil, que seuls des circonstances politiques, l'éloignement et le nombre ont détaché du Portugal, sans que les liens qui l'unissent profondément à la mère-patrie se soient jamais rompus.

PAUL WERRIE.

P.-S. — Je signale, à propos de la solidarité dont il est question ci-dessus, un événement qui a son importance : la présence à Lisbonne, ces jours derniers, de M. Jules Brévié, un des grands administrateurs coloniaux de France, ancien gouverneur du Soudan, de l'Afrique Occidentale française et enfin de l'Indo-Chine, d'une part, et d'autre part, de lord Harlech, colonialiste réputé, membre du Conseil privé britannique. Ces deux personnalités éminentes prenaient part au « Cycle colonial luso-franco-britannique » organisé par l'Institut supérieur des Sciences économiques et financières du Portugal, du 28 février au 4 mars derniers. Réceptions officielles par le chef de l'Etat et le chef du gouvernement, visites au cardinal de Lisbonne, aux ministres, « garden-parties » chez les ambassadeurs et ministres, rien ne fut négligé pour donner à cette double présence le maximum de relief. De leur côté, ces messieurs multipliaient les conférences sur les Empires coloniaux français et britannique. Le Portugais M. Gonçalves Pereira se joignait à eux pour parler de l'Empire colonial portugais.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

## En quelques lignes...

Pâques dans le ciel!

...Et pourquoi ne souhaiterions-nous point, à tous nos amis et lecteurs, Pâques sur la terre?... Comme par un fait exprès (disons mieux : comme par une attention de la Providence), voici que les fêtes pascales coïncident — exactement — avec le vingtième anniversaire de la *Revue catholique des idées et des faits*. Il faut mettre l'accent joyeux sur cette rencontre symbolique.

Pâques signifie la résurrection et la vie : la vie qui triomphe de la mort. C'est les Anges qui renversent la pierre du sépulcre. C'est, dans le jardin lumineux, la course matinale des Saintes Femmes au Rédempteur fidèles. Et dans les buis et dans les nids, le printemps fait sa reverdie. Et, sur tous les clochers qui viennent de retrouver leurs cloches, les coqs hardis chantent plus clair.

Seuls, les esprits chagrins se refusent à entonner l'alléluia vainqueur. C'est parce que nos pensées et nos espérances ne sont pas limitées à ce triste univers hérissé de fortins et de haines, que nous avons le droit d'entonner, à l'Évangile, le cantique pascal : *Mors et vita duello conflivere mirando...* Mais nous savons que, de la mort apparente, naît la plus grande vie.

... Et ils le savent, — ou ils le devinent, — tous ces petits enfants qui, au matin du 24 mars, par les buissons, les haies et les arbustes, chercheront les œufs enrubannés, les œufs en sucre, les œufs en chocolat, les œufs rouges que clochettes et bourdons, revenant de Rome, auront laissé tomber, avec mille et une bénédictions.

Selma Lagerlöf

Celle qui vient de mourir, à l'âge de 82 ans, demeurera, dans l'imagination des enfants plus encore que des hommes, l'incomparable conteuse de *Nils Holgersson*. Pour avoir, de la basse-cour d'une ferme de son Värmland natal, vu passer, par les chemins du ciel, le vol en V des oies sauvages, la petite paysanne de Morbacka n'oublierait plus jamais le jars blanc qui, le cou tendu, s'élançait — et les ailes encore lourdes du sol domestique — vers les filles sauvages de la vieille Akka de Kebnekaise.

La vocation littéraire de Selma Lagerlöf ne s'épanouit qu'à travers contrariétés et vicissitudes. L'enfant était atteinte d'une pénible claudication; et les exercices et leçons de gymnastique... suédoise ne la purent guérir tout à fait. Après avoir rêvé de lauriers poétiques, la jeune fille se résigna, son père étant mort sans la moindre fortune, à poursuivre des études d'institutrice. Nommée au poste de Landskrona, un petit port sur la côte scanienne, elle faillit tourner son activité du côté des ligues féministes, antialcooliques et tout et tout... Lorsque les souvenirs de son enfance et du passé patriotique de la Suède lui dictèrent cette tumultueuse et émouvante saga : *Gösta Berling*. Encore fallut-il, pour que perçât le nom de Selma Lagerlöf, que la traduction danoise, due à Ida Falbe-Hansen, de la *Saga de Gösta Berling* eût été révélée aux lecteurs du journal *Politiken* par un article de Georg Brandès.

Désormais, une carrière s'ouvre qui ne connaîtra plus que succès. L'attribution du Prix Nobel de Littérature devait couronner l'écrivain suédois qui a le plus contribué à la gloire de son pays. En France, André Bellessort, qu'avait enthousiasmé *Jérusalem en Dalécarlie*, se fit le bon propagateur de la romancière et conteuse nordique.

Il y a quelque temps, nous apprenions que Selma Lagerlöf

avait — généreusement — sacrifié, pour la cause de la Finlande et de la liberté, la médaille d'or de son Prix Nobel. Elle meurt, le lendemain même de l'odieuse diktat de Moscou. Il y a moins de lumière, sur Morbacka...

#### Belgique-Hollande

On a revu les maillots orange et les maillots des Diables rouges, sur le stade. Une pluie insistante démentait les promesses du baromètre. Mais il y avait, à Deurne, la foule des grands jours. Surtout, des soldats. Tout un bloc de gradins était kaki : de la pelouse jusqu'au ciel. Et c'était très bien ainsi, puisque le « onze » belge n'alignait, à une exception près, que des mobilisés.

On avait eu l'heureuse idée de rétablir la parade des drapeaux. Et, tandis qu'à Rotterdam, en décembre dernier, le « neutralisme » pusillanime avait imposé silence à la fanfare, le 17 mars, impeccables au garde-à-vous, les équipiers hollandais entendirent leur hymne national et religieux, les joueurs de chez nous une *Brabançonne* d'allègre augure.

Les compétences avaient dit : « Tout ce que les Diables rouges peuvent espérer, c'est le match nul. Un petit match nul de rien du tout. » Les compétences parlaient ainsi, parce que les sélectionneurs avaient rajeuni notre équipe. Or les solutions de routine ont, seules, l'assentiment des experts. (Dans « expert », il y a expérience.)

Mais la jeunesse a du sang rouge, des muscles bandés, une furia qui peut aller jusqu'au déchaînement. Contre le vent, contre la pluie, contre la réputation des Bataves, soulevés qu'ils étaient par ce public en uniforme et par la difficulté de leur tâche, les « onze » — irrésistibles — balayaient le terrain. 1-0, 2-0, 3-0... Jamais plus, depuis trente-cinq ans, une équipe belge n'avait fait montre, en face de la Hollande, d'une autorité aussi péremptoire. Quand fut sifflé le repos, l'arbitre venait d'annuler (pour des raisons passablement subtiles) un quatrième et merveilleux but.

Au second half-time, les Hollandais ne purent guère que se défendre. Par 7 goals à 1, les jeunes avaient battu, pulvérisé les « chevronnés », les internationaux de longue date.

Et je dis que cette leçon ne devrait pas être perdue pour tout le monde.

#### ...Et nous avons des juges, à Nivelles en Brabant.

Nivelles était célèbre par son Jean, par le chien de son Jean, par la crypte de sainte Gertrude et par toutes les « acloeries » de ses « aclots ». Mais nous ignorions que l'humour pût y fleurir à l'ombre de Thémis.

Or un juge caustique, lettré et malin vient d'y rendre, en matière d'injures, une sentence dont le prononcé est fort capable de dérider Carême-Prenant.

La politique vous expose à d'étranges retours de flamme. Parce qu'il n'avait plus ce « rex-appeal » dont il vantait, aux temps héroïques et heureux, la vertu d'efficace, un chef de parti, abandonné par les siens, se vit — oh ! douleur — trahi par les siennes. Nous avons tous connu de ces amazones frénétiques qui, dans les meetings sonores et triomphaux, le sein palpitant et la dextre tendue, faisaient au Chef l'offrande de leur passion pour la chose publique. Eh bien ! c'est l'une d'elles qui, reprenant à son compte le mot de Pauline :

*Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,...*

avait, sous pli fermé et dans son ire grande, traité son ancienne idole de « pitre de baraque foraine », de « sinistre agitateur », d'« aventurier politique » et autres aménités de même farine.

*Sub judice lis fuit.* Mais le juge nivellois savait ses auteurs. Il savait même le répertoire quodidien d'un journaliste (?) qui s'est spécialisé dans l'invective. Et il lui fut facile de démontrer, Littré aidant et le *Pays réel*, que chacune des « qualifications » réputées injurieuses se défendait, au contraire, tant du côté de l'étymologie que du côté de l'usage cher au plaignant.

Le commentaire d'« aventurier » est tout bonnement délicieux :

« Attendu que ce terme n'est pas injurieux, qu'il veut simplement exprimer, pour les lecteurs de bon sens, que l'intéressé » cherche aventure dans le domaine de la politique, ce qui, à » vrai dire, ne constitue pas un caractère distinctif pour un » individu; que, de plus, certaines aventures, telles que celles de » Télémaque, ont porté le souvenir du nom de ce héros à travers » les siècles; qu'un pareil sort attend peut-être le plaignant, ce » qui serait fort honorable, s'il lui advenait, en outre, la bonne » fortune de rencontrer Fénélon... »

Quand on vous disait que ce juge s'exprime comme un Mentor, le sourire en plus!

#### Faut-il avancer la date des examens?

La question a été posée aux Facultés. Les étudiants, prévenus, ont répondu, sans désespérer, par la négative. Les étudiants ont raison.

Nous voici à la veille de Pâques. Les vacances de Pâques, c'est, en vertu d'une tradition aussi vieille que celle des « guindailles » et de l'extinction des réverbères, la période de l'année académique où le candidat au tapis vert se met à potasser ses cahiers et ses cours. Il lui reste (avril-mai-juin) trois tout petits mois. Vous prétendez, ce délai, le réduire?... Auquel cas, vous ne trouverez rien à répondre au cancre rusé qui, pour pallier son ignorance crasse, excipera des lacunes forcées de sa préparation.

La Belgique est en paix. Tous, nous souhaitons que se prolonge, jusqu'à la fin des hostilités, cet état de neutralité armée que nous avons choisi et mérité : mérité par la sagesse de notre Roi. C'est ce Roi qui nous a dicté la consigne du travail habituel, des activités normales. Dès lors, à quoi bon créer, par des mesures d'exception, le climat propice entre tous à l'épidémie panique?

De deux choses l'une. Ou bien, l'autorité militaire n'aura pas à faire front à une attaque brusquée : et les examens de juillet se dérouleront comme par le passé. Ou bien, la Belgique se verra forcée de défendre son sol, les armes à la main : et il est trop évident que, dans ce second terme de l'alternative, nous serions à cent lieues des jurys et proclamations, interrogations et « grandes disses ».

La vraie prudence consiste à ne pas se forger d'imaginaires catastrophes. Les précautionneux sont ceux-là qui se disposent à affronter la session d'examens comme si rien ne grinçait — pas un rouage — dans la machine universitaire.

#### Que signifie le mot « Edda »?

M. F. Wagner nous l'apprend, dans un article de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*.

En réalité, le mot « edda » signifie « bisseule ». C'est le sens qu'il a dans le *Rígsthula*, le poème mythologique qui explique l'origine, en Islande, des classes sociales primitives. C'est aussi le titre que l'historien islandais Snorri Sturluson (1178-1241) a donné à ses récits mythologiques dont il cueillait les éléments dans les légendes anciennes. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'un rapport d'idées se soit établi entre ces mythologies essentiellement

populaires et les chants ou les fables que l'aïeule se plaît à réciter ou à narrer dans le cercle de famille.

Certains spécialistes avaient cru devoir rejeter cette étymologie facile.

Mogk a voulu interpréter « edda » dans le sens : « Livre de Oddi », sous prétexte que c'est dans le domaine islandais de Oddi que Saemund Sigfússon (1056-1133), qu'il considère comme la source de Snorri Sturluson, s'est consacré à ses travaux historiques et littéraires. Mais la preuve semble faite que le recueil de poèmes découvert à Skalholt et qui contiendrait les poèmes épiques de Saemund date tout au plus du XIII<sup>e</sup> siècle. D'autre part, le mot « edda », qui rappelle le gothique « aithei » (mère), n'a aucun rapport ni avec *bók* (le livre), ni avec *Oddi*.

Rien n'autorise à traduire le mot « edda » par « Poétique ». Certes, l'on a affaire à un recueil poétique. Mais, si l'on peut distinguer cette Edda poétique (dite aussi Vieille Edda) de l'Edda en prose, il serait imprudent de chercher, dans le titre, une sorte de désignation technique.

Quant à faire dériver le mot de *ódr* (art poétique), c'est encore une de ces interprétations qui se fondent, uniquement, sur des partis pris de spécialistes alléchés par une vague ressemblance de deux termes.

Et puisque l'étymologie est d'accord avec la poésie des simples, puisque le mot « edda » nous introduit dans le cercle familial, à l'heure où, suscités par l'aïeule édentée, naissent les héros et les exploits, ne boudons pas contre notre plaisir.

---

## Le Chanoine Camille Van Crombrughe

UN MAÎTRE DE L'ENSEIGNEMENT  
ET DE LA PENSÉE THÉOLOGIQUES

Dans les pays catholiques où les discussions religieuses ne descendent pas dans la rue et où l'Etat n'organise pas auprès de ses universités un enseignement religieux supérieur, le public n'apprend guère à connaître le mouvement des études de théologie et il ignore le plus souvent les savants qui s'y adonnent, alors même qu'ils ont parfois acquis dans le domaine de leur spécialisation une renommée mondiale. A cette première source de l'indifférence que le public témoigne trop souvent aux sciences théologiques s'ajoute quelquefois une certaine attitude de mépris pour la théologie, attitude qui en partie dérive de la brillante polémique jadis soutenue par Erasme contre les docteurs en scolastique de son époque ainsi que d'un courant important de la littérature française qui a créé et qui maintient en vie un type littéraire de théologien ergoteur parfaitement ridicule. Un certain nombre de théologiens ne sont pas exempts de toute responsabilité en la matière. Il en est qui n'ont pas encore compris l'appel d'Erasme à prendre soin de la présentation littéraire de leurs mémoires et à joindre au culte de la vérité tout court celui des belles-lettres sans lesquelles les affirmations les plus vraies sont impuissantes à se faire valoir. Il en est d'autres qui vivent dans un milieu fermé sans regard sur le mouvement des sciences profanes, sans suivre les résultats du progrès scientifique, sans aucun contact avec les préoccupations de leurs contemporains et le langage dans lequel ceux-ci s'expriment. Heureusement

le nombre de ces théologiens qui transcendent le temps et l'espace et qui affectent une sainte indifférence pour tout ce qui pourrait rendre leur savoir efficace auprès du public n'est plus élevé. En certains pays il est encore suffisamment grand pour confirmer bien des personnes dans leurs préjugés à l'égard de la théologie.

Chez nous, depuis de nombreuses années, la théologie s'est reclassée et possède beau pignon sur rue. Elle doit ce prestige, — qui voudrait en douter? — à l'activité scientifique de la Faculté de théologie de Louvain, et surtout aux grandes œuvres collectives dont cette faculté est l'animatrice : la *Revue d'histoire ecclésiastique*, le *Muséon*, les *Ephemerides theologicae lovanienses*, les collections des Dissertations pour la maîtrise ou le doctorat. Elle le doit aussi au fait qu'elle a compté parmi ses membres un certain nombre de personnalités qui lui ont conféré un renom qui s'étend au delà de nos six séminaires, au delà même des cercles ecclésiastiques et religieux, jusque dans les milieux universitaires et académiques, y compris les milieux indépendants, de notre pays. Je songe ici à l'autorité et à l'influence rayonnante de savants tels le cardinal Mercier, les évêques Malou, Lambrecht, Waffelaert et Laminne, les recteurs Abbe-loos, Hebbelynck et Ladeuze, les professeurs Beelen et Lamy, De Baets, Van Hoonacker et Tobac. Hélas! que la liste des disparus devient longue et comme il est pénible de constater que plusieurs d'entre eux nous ont été ravis au moment même où ils atteignaient leur pleine maturité. Et voici que nous devons ajouter à cette liste un nouveau nom, celui d'un de nos maîtres louvanistes les plus estimés, le chanoine Van Crombrughe, brutalement fauché par la mort en pleine vigueur intellectuelle, dans la soirée du dimanche 14 janvier dernier, au moment où il rentrait chez lui après avoir chanté le salut dans la chapelle des Sœurs Joséphines, dont il était le directeur.

\* \* \*

*La carrière du chanoine Van Crombrughe, comme celle de la plupart des hommes d'études, vue de l'extérieur, n'offre pour ainsi dire aucun fait notable à rapporter. Elle s'est composée de ces travaux réguliers et souvent ennuyeux, que Verlaine a chantés en des vers devenus célèbres et qui forment, pour qui sait les apprécier, « une œuvre de choix qui vaut un grand amour ». Né à Smeerebbe-Vloersegem, petit village agricole situé dans la banlieue de Grammont, le 2 mai 1876, Camille Van Crombrughe accomplit un cycle régulier d'études moyennes et supérieures au Collège de Grammont, au Petit Séminaire de Saint-Nicolas-Waas, au Grand Séminaire de Gand et à la Faculté de théologie de Louvain. A l'Université (1900-1905) il eut la bonne fortune de rencontrer des maîtres qui étaient à l'apogée de leur enseignement, les professeurs De Baets, Cauchie, Ladeuze et Van Hoonacker, et de devenir le compagnon de travail de quelques autres étudiants d'élite : Guillaume Voisin, Honoré Coppieters, Gaston Rasneur, Fernand Claeys-Bouùart, Ernest Van Roey, Jérôme Mahieu, Emile Frutsaert, Gustave De Munck, Louis Colens, Maurice Vaes, Henri De Jongh, Edouard Tobac et Léon Noël. Une soutenance brillante dont on a conservé jusqu'à maintenant le souvenir à Louvain et où le jeune docteur manifesta sa remarquable vigueur de controversiste, — dans son ardeur il lança son crayon comme un javelot pointu à la tête de son contradicteur, — le conduisit à la maîtrise en théologie et immédiatement à la chaire de théologie dogmatique du Séminaire de Gand (1905). Il y continua son enseignement avec un prestige grandissant jusqu'en 1931, et nous en fûmes les heureux bénéficiaires de septembre 1916 à juillet 1919, trois années au cours desquelles il put s'y consacrer tout entier et où il atteignit la plénitude de ses talents. A cet enseignement de haute vulgarisation théolo-*

gique — car c'est bien ainsi qu'il concevait ses cours de séminaire — il joignit de 1909 à 1921 des cycles de conférences sur l'histoire des religions à l'Université de Louvain, puis, de 1923 à 1927, à la même Université, un cours de théologie sur le traité *De Deo*, enfin et surtout, de 1921 à 1927, le grand cours de théologie fondamentale et d'apologétique. En 1927, après l'accession de Mgr Coppieters à l'épiscopat, il fut désigné comme vicaire général. Il conserva encore quelque temps, jusqu'en 1931, son enseignement au séminaire de Gand; puis fatigué et déjà malade, il se retira à la campagne, à Oostakker, pour y refaire une santé ébranlée. Quand il revint habiter la ville épiscopale, il se sentit suffisamment rétabli pour ajouter à ses fonctions de vicaire général la direction des Sœurs Joséphines et s'atteler cette fois de toutes ses forces — *bos suetum aratro* — aux lourdes tâches de l'administration diocésaine. Nous nous rappelons qu'un jour, dans son bureau de l'évêché, il nous montra l'énorme pile de lettres et de documents qui s'entassaient devant lui, et il paraissait heureux de ce que le secrétaire vint à tout moment le déranger. « Vous voyez, me dit-il, nous ne reculons pas devant la besogne. On ne travaille pas seulement qu'à Louvain. » « Jamais nous n'en avons douté, osions-nous répondre, mais nous craignons que le surmenage administratif ne vous empêche d'encore réfléchir aux beaux problèmes de théologie. » Et la réponse vint, pertinente : « C'est exact pour la journée. Mais si pendant le jour nous administrons le diocèse, — il aimait d'ailleurs répéter : L'ordinaire, c'est moi! — nous pensons la nuit! » Il y avait sans doute un grain d'exagération et peut-être de vaine gloire dans cette réponse. Cependant quiconque s'approchait de lui et était honoré d'un bout de conversation était frappé de la belle culture théologique qu'il continua d'entretenir jusqu'à la fin de sa vie malgré des préoccupations administratives sans cesse plus absorbantes. Quand nous l'avons vu pour la dernière fois à sa table de travail, — je crois que ce fut le vendredi 22 décembre, — rien ne pouvait faire prévoir que cette vie studieuse et laborieuse était sur le point de finir brusquement. Sans doute, au dire de ses familiers, le chanoine Van Crombrugge inclinait de plus en plus au découragement et au pessimisme. Il avait même, à ce qu'il paraît, confié à quelques amis l'appréhension d'une fin prochaine et inopinée. Peut-être pouvons-nous comprendre en fonction de cet état d'âme une réflexion à tout le moins curieuse qu'il me servit au cours de mon dernier entretien avec lui. Au terme d'une discussion assez vive sur un problème qui le préoccupait beaucoup, il me dit à brûle-pourpoint : « Ah! on ne pourra pas dire que vous n'êtes pas resté bien vivant! » Sur l'instant même je n'ai rien compris à cette remarque, mais comme elle devient lourde de sens si l'on veut la mettre en rapport avec les sentiments de lassitude et de désillusion qui en ce moment avaient déjà gagné l'âme de notre maître. Aussi croyons-nous que Dieu a été miséricordieux envers lui, en lui épargnant les misères d'une vieillesse qui s'annonçait prématurée. Comme il eût été pénible pour lui et pour nous, ses anciens élèves ou amis, de voir faiblir une lumière qui avait brillé d'un si bel éclat.

\* \* \*

Nous n'avons pas l'intention de faire dans cette notice un exposé complet de l'enseignement et de la doctrine du chanoine Van Crombrugge. Nous essayerons plutôt de tracer un portrait du professeur. Nous le ferons avec tout le respect et toute la reconnaissance que nous devons à celui qui contribua grandement à nous former, sans adopter pour cela le genre facile du dithyrambe. Nous n'avons aucun goût pour figuler les traits d'une image idéalisée et stylisée qui conviendrait peut-être à un vitrail

de cathédrale ou à une chapelle funéraire. Au reste, nous ne possédons pas les secrets d'un art pareil. Nous viserons à être vrai, à fournir une modeste contribution historique, fidèle ainsi aux consignes de notre maître lui-même. Nous mettrons généreusement en relief ses magnifiques qualités, tout en accusant discrètement les quelques ombres contre lesquelles ses plus beaux talents se détachaient. *Nous essayerons donc de montrer dans un bref raccourci que le chanoine Van Crombrugge fut dans l'exposé de ses cours un maître incomparable, un guide sûr et un entraîneur enthousiaste dans la recherche scientifique, et, dans l'élaboration de la doctrine théologique, un penseur puissant, qui, ainsi que nous l'expliquerons, contribua à créer une nouvelle forme de théologie, dont lui-même fut un des plus éminents représentants, celle que j'appellerais volontiers la théologie du contre-modernisme*

\* \* \*

*C'est l'image du professeur qui s'impose avant toute autre au souvenir quand on évoque la mémoire du regretté disparu. On peut dire que le Seigneur l'avait admirablement doué pour remplir à la perfection le rôle de maître, surtout pour des élèves de séminaire.*

Quelle imposante apparition que celle de cet homme puissant, bâti comme un chêne, à la démarche majestueuse et même quelque peu altière! Au séminaire il avait pris l'habitude d'ouvrir assez brusquement la porte de l'auditoire, de braquer un instant ses regards sur ses élèves pour leur imposer le silence, puis de donner par un geste strictement mesuré mais énergique le signal de la prière, qu'il récitait agenouillé sur la marche inférieure de la chaire de théologie. Ensuite nous le voyions monter par petits pas saccadés les nombreuses marches de la chaire vénérable, — elle touchait presque au plafond de la vieille et fort obscure salle de cours, — s'y poser un peu monumentalement et se plaire à fasciner les auditeurs par son regard avant même que de leur adresser la parole. Le chanoine Van Crombrugge n'était nulle part aussi impressionnant, d'une mâle beauté, que vu, presque contemplé, derrière son pupitre de professeur. La démarche pouvait paraître à certains moments mal assurée; les jambes, pour m'exprimer en langage biblique, n'étaient pas tout à fait proportionnées à la statue qu'elles avaient à porter; mais il n'y avait rien à corriger au buste, à la poitrine large et bien cambrée, à la tête altière et puissante, au visage frappé en médaille, au front large et tendu, à la chevelure drue et comme soulevée en quelques vagues écumantes par le souffle de l'esprit : *Vir magnus ille Moyses!* Combien de fois cette apparition n'a-t-elle pas évoqué en mon esprit le buste de Moïse taillé dans le marbre par Michel-Ange! A regarder le professeur on s'attendait à voir apparaître d'un moment à l'autre à travers la dense chevelure les deux cornes du législateur, symboles de la puissance et du commerce théologique avec Dieu. Et puis il y avait les yeux mobiles, vifs et perçants, bien enfoncés dans le visage, les lèvres larges mais pincées, la face puissante sur laquelle s'exprimaient la maîtrise de soi-même, la force du vouloir, le désir de commander et d'en imposer à autrui, presque par voie de suggestion hypnotique. On sait d'ailleurs qu'étant étudiant à Louvain et sous-régent au collège Juste-Lipse, il s'était passionnément intéressé aux problèmes que pose l'hypnotisme franc et même aux secrets pour réussir dans cet art de maîtriser les volontés.

Pendant le chanoine Van Crombrugge manifestait ses sentiments moins par les traits mobiles de son visage que par les mouvements qu'il imprimait à son buste, et surtout à sa tête, mouvements qui semblaient commandés par quelque secret ressort de volonté logé dans la nuque puissante, mais un peu trapue, et qui s'accompagnaient de gestes brefs et énergiques de la main droite, la gauche étant le plus souvent logée derrière la

ceinture ou engagée par les doigts dans une pochette de la soutane. Tout paraissait réglé d'avance et minutieusement contrôlé, même quand, se reposant entre deux explications plus animées, il promenait sa main droite et son crayon à travers les touffes de sa belle chevelure. Enfin, l'impression qui se dégagait de l'admirable débit, était d'autant plus forte que la voix de ce Moïse était plutôt faible et sans éclats. Un défaut de langage qui renforçait les labiales et provoquait aussi une sorte de sifflement donnait à la voix une tonalité mystérieuse qui évoquait en notre esprit celle des oracles anciens. Quel était donc ce prophète qui sifflait sur nos têtes?

\* \* \*

*Bien peu de maîtres ont possédé au même degré que le chanoine Van Crombrugge le talent d'exposer la matière de leurs cours.* En règle générale, le professeur commençait par dérouler ce qu'il appelait l'état de la question et ce que nous comparerions volontiers à un panorama du champ de bataille où il se disposait à engager le combat. Avec un art consommé il détaillait les points stratégiques où la bataille allait se livrer et il dénombrait les forces en présence. Puis il mettait au point ses batteries, deux ou trois arguments qui lui servaient à mettre en lumière la doctrine à prouver et qu'il puisait dans l'Écriture sainte, dans quelques aperçus synthétiques sur la doctrine des Pères, dans des considérations de philosophie, empruntées aux sources classiques du thomisme et, s'il en avait l'occasion, appuyées de quelques vues scientifiques. Cette besogne achevée, l'auditoire pouvait déposer la plume et reprendre haleine pour entendre le professeur refaire la preuve, mais d'une manière plus libre, plus directe, plus vivante aussi. C'est alors qu'il lui arrivait de nous ouvrir des aperçus sur de nouvelles avenues jusque-là voilées et de nous laisser soupçonner derrière la doctrine qu'il venait de nous transmettre une claire vue encore plus profonde, réservée à quelques initiés. Jamais il n'aurait soulevé entièrement le voile qui dérobaient ce sanctuaire à nos yeux. Savamment il pratiquait ici une économie du mystère, sur laquelle nous aurons à revenir et qui, à mon avis, faisait partie de la technique de sa méthode didactique. Une fois la thèse établie et les contradicteurs désarçonnés, il envoyait en quelque sorte sur le terrain de la bataille quelques escadrons de cavalerie et leur enjoignait d'enlever par des charges brillantes les dernières objections que les adversaires osaient encore soulever contre sa démonstration.

J'ai choisi à dessein ces images guerrières, car elles expriment bien, me semble-t-il, l'art militaire parfait avec lequel le professeur savait conduire les controverses. Rien d'étonnant que son style, alerte et prenant, se muait souvent en discours directs. Apostrophes, interpellations, exclamations, prosopopées, dialogues conféraient au débit une singulière couleur et vivacité. Des formules cinglantes fusaient à l'adresse des adversaires hélas! non présents. « *Ignorant vocem suam!* » « *Habeant sibi!* », « *Extra chorum canunt* », « *Fucum facere intendunt* », « *At miramur egregios theologos* », « *Offensiva iam methodo dicemus* », « *Facili negotio evertemus* ». Je n'ai jamais entendu de mes oreilles l'apostrophe à Harnack qu'on lui a prêtée maintes fois : « *Quid dicit nunc Harnack! Nihil dicit, tacet velut carpa* », mais bien souvent nous l'avons entendu s'adressant aux suaréziens : « *Veniat nunc aliquis suarezianus* », et les invitant à venir se mesurer avec lui en plein cours dans le ring de l'auditoire de théologie. Il leur promettait un knock-out dont ils se seraient souvenus toute leur vie. Faut-il dire que la scène de boxe théologique ne s'est, hélas! jamais réalisée!

Un pareil art oratoire comportait, cela va de soi, de la mise en scène, et frôlait parfois d'assez près le ridicule. Mais le maître

le savait; il s'arrêtait à temps sur la pente dangereuse et puis, par son autorité et son masque imposant, il prévenait dans l'auditoire toute tentative de rire de lui. Il aimait d'ailleurs répéter que le rire, et seulement lui, mettait obstacle à la suggestion hypnotique. Il s'en souvenait, et n'avait pas de plus grande préoccupation que de composer autour de son enseignement une atmosphère de mystère et de majesté. *Omne divinum numinosum est!* Toute éducation collective, nous disait-il un jour, — et presque tous les genres d'enseignement rentrent dans cette catégorie, car le nombre des esprits personnels susceptibles de profiter d'une formation critique est minime, et *l'homme*, comme le disait déjà Pascal, *est un être enseigné*, — se fait et doit se faire par voie d'autorité. Or, celle-ci n'a guère de choix quant à la méthode. Ou elle s'imposera par la voie de l'éloquence passionnée, qui captive et entraîne ses auditeurs presque avec une violence physique, ou elle s'imposera à eux moralement, par l'ascendant spirituel du professeur, par son talent de calme persuasion, par la conquête progressive et insensible des esprits et des cœurs. Autant sa large intelligence et son esprit critique répugnaient à la première méthode, celle de l'orateur-histrion, autant ils l'inclinaient à la seconde. Vaincre pour lui, c'était convaincre en prenant avec de l'autorité morale possession de l'intelligence des élèves. Evidemment cette méthode a ses défauts. Elle ne permet pas au professeur de pratiquer la maïeutique ou méthode de Socrate, l'art par lequel le maître cherche à former l'âme de ses élèves, non pas en se substituant à eux, mais en éveillant les talents qui y sommeillent, en délivrant les puissances y cachées. De ce point de vue, il fut inférieur — qu'on nous permette de le dire sans y voir un désir de flatter nos supérieurs — à son collègue d'Écriture sainte, le chanoine Coppieters, qui, de 1917 à 1919, fut amené à plus d'une reprise, dans ses cours d'exégèse au Grand Séminaire de Gand, à expliquer devant nous les textes que le professeur de dogme avait déjà dû toucher. Autant le chanoine Van Crombrugge aimait se dérober dans le mystère et recourait volontiers au ton affirmatif, autant le professeur d'exégèse répugnait à la tactique des nuages artificiels, se dépensait tout entier, livrant sans réserves sa méthode, sa science et sa personne, n'écoutant que la générosité de son cœur et n'hésitant pas devant un problème crucial à confesser modestement son ignorance ou du moins à proposer simplement à titre précaire la solution qui avait ses préférences. Nous avouons que souvent cette science intégralement honnête l'emportait sur ce que nous appréhendions parfois un tant soit peu dans les leçons du chanoine Van Crombrugge comme un discret procédé de mystification. Mais, à tout prendre, les deux méthodes se complétaient, et nous étions heureux de profiter de la richesse de deux tempéraments et tournures d'esprit notablement distincts.

\* \* \*

*Dans tout milieu universitaire, à Louvain peut-être plus qu'ailleurs depuis que les chanoines Carnoy et Cauchie y ont introduit le culte des méthodes positives et du travail personnel, le professeur digne de ce nom sera aussi, et en tout premier lieu, l'inspirateur et le directeur des travaux de ses élèves.* Il ne suffit pas qu'il soit un beau parleur, qu'il expose magistralement les problèmes que la matière de ses cours soulève, puis les méthodes nouvelles de les aborder et de les résoudre, ni même qu'il en esquisse un essai de synthèse et de solution. Il faut encore qu'au delà des cours théoriques il entre en contact direct avec ses étudiants, qu'il les excite à la recherche scientifique personnelle, qu'il les aide dans la préparation et la rédaction d'un mémoire, qui fournira la preuve de leur formation accomplie et de leur aptitude

à transmettre à leur tour à d'autres le flambeau de la méthode scientifique.

L'art de la direction universitaire, autant que celui de la direction spirituelle, exige beaucoup de qualités. Pour y réussir à la perfection, le professeur doit savoir exciter la curiosité intellectuelle de ses étudiants, provoquer en eux et entretenir sans cesse le goût enthousiaste du travail personnel, guider les recherches et contrôler la rédaction des notes, et même, quand la formation est achevée, continuer à patronner ceux qu'il a introduits ainsi dans la voie austère du travail, où ils ne feront guère fortune ni carrière. Car les honneurs et les satisfactions humaines leur seront beaucoup moins facilement attribués qu'à ceux de leurs camarades engagés, dès la sortie du séminaire ou de l'université, dans la voie de l'action.

*Le chanoine Van Crombrugghe possédait parfaitement presque toutes les qualités requises à cet art difficile.* Il parvenait à mettre ses élèves en appât de travail scientifique, faisant miroiter devant leurs yeux les merveilles d'un monde nouveau à découvrir, d'une hypothèse sensationnelle à échafauder, d'une réforme morale et intellectuelle à accomplir. Il entretenait aussi la flamme de l'enthousiasme, vantant le culte de la « Wissenschaft », payant d'exemple lui-même, s'intéressant au mouvement des idées jusqu'à la fin de sa vie et fier d'entretenir des relations choisies avec des savants et des chercheurs presque dans toutes les branches du savoir humain. Puis, constitué en autorité, il se posait en protecteur et en mécène, encourageant les initiatives, louant les bons travailleurs, proclamant en conversation privée et en public que la pensée devait conserver la primauté sur l'action et que l'enseignement était la première œuvre d'action catholique, à côté de laquelle les cavalcades religieuses, les problèmes de camping et d'uniformes devaient compter pour peu. Il était de la trempe d'un Pie XI, tout disposé, comme celui-ci, à en croire la parole qu'on lui attribue si souvent, à prôner la science comme le huitième sacrement. Ils ont été peut-être trop peu nombreux les administrateurs ecclésiastiques de cette espèce, qui comprennent ainsi la vraie hiérarchie des valeurs et qui, possédant eux-mêmes une belle culture théologique, ont eu le courage de leur opinion et n'ont pas cédé à la tentation de courir après des succès apparents, immédiats, plus bruyants que solides. Je les vois nombreux ceux que cette foi enthousiaste du regretté défunt en l'intelligence humaine a soutenus dans la voie du travail. Je ne trahis aucun secret en rappelant par exemple que l'action du chanoine Van Crombrugghe est à l'origine des excellentes publications apologétiques du chanoine Buysse et qu'elle contribua notablement à orienter mon collègue, le chanoine Cerfaux, dans sa carrière scientifique.

Vrai maître dans le talent d'amorcer, d'encourager et de protéger la recherche scientifique, il l'était beaucoup moins quand il fallait montrer aux débutants comment mettre la main à la pâte, organiser avec succès les premières recherches, rédiger les premières notes, figoler la rédaction et corriger les épreuves d'imprimerie. Dans l'élaboration de ma dissertation doctorale, je lui suis redevable de maintes suggestions et de la plus précieuse aide morale, mais aurais-je jamais abouti à la rédaction de mon mémoire sans le dévouement beaucoup plus obscur mais beaucoup plus constant et efficace de mes maîtres de Louvain, le regretté chanoine Tobac, les professeurs De Meyer et Lebon, auxquels je pouvais avoir recours à toute heure, même pour ce que l'on appelle la cuisine de son travail? Je m'explique assez bien pourquoi la direction du chanoine Van Crombrugghe faisait défaut en la matière. Tout d'abord, il lui manquait une volonté suffisante de se livrer à ses élèves. Un maître, s'il veut faire école, ne doit pas reculer devant le sacrifice de son temps et il doit vouloir communiquer ce qu'il possède de meilleur à ceux qui

posent leur confiance en lui. Le professeur Van Crombrugghe ne s'abaissait guère à pareille condescendance. Malgré toutes les sympathies qu'il témoignait à ses élèves, il leur laissait l'impression de se réserver une part de ses lumières, et de ne pas vouloir livrer les secrets, ni même les recettes de son art. *Le sine invidia communito* du sage hébreu, que nous avons si souvent apprécié chez nos maîtres louvanistes, personne, je le crois, ne l'a ressenti dans la même mesure au contact du chanoine Van Crombrugghe. Il lui manquait aussi une suffisante pratique du travail de correction. A Louvain, où nous avons à prendre soin de nombreuses revues et collections, nous sommes tous, je le pense, davantage rompus aux besognes obscures et fastidieuses que comporte la direction des élèves, et nous sommes moins avares — ou est-ce une illusion? — de notre dévouement. Enfin, orienté vers la synthèse par sa tournure d'esprit, le chanoine Van Crombrugghe se portait tout de suite aux conclusions, et avait par conséquent une tendance à brûler les étapes. Il s'intéressait peu aux minutieux travaux d'analyse, et pas du tout à la science pour la science, à ces enquêtes d'érudition où l'on pratique presque comme un sport la pure et désintéressée recherche scientifique. D'où une tendance à conduire ses élèves aux grands sujets et aux problèmes classiques, et une certaine indifférence à l'égard des sciences auxiliaires, des langues en particulier, sans lesquelles cependant aucun travail personnel d'envergure ne peut être accompli. Volontiers j'appliquerais à mon maître la suggestive anecdote que M. Jérôme Tharaud rapporta de Claude Bernard et que lui-même reporta sur Joseph Bédier dans son discours de réception à l'Académie. « Un élève du grand physiologiste lui ayant, un jour, présenté une savante monographie sur un petit animal appelé le gymnote, Claude Bernard lut son travail et lui dit : « C'est très bien, mon ami, mais à quoi serviraient, je vous prie, ces trois cents pages, si le gymnote, par hasard, n'existait pas? »

J. COPPENS,  
Professeur à l'Université de Louvain.

(A suivre.)

## En les regardant rire...

On ne peut, sans doute, les comparer. L'entreprise supposerait, en plus d'affinités ou de contrastes, un certain niveau commun de grandeur et de mérites. Ce qu'il serait irrespectueux d'insinuer ici pour le plus grave de nos deux grands hommes. Mais recueillons, pour notre délasserment ou, peut-être, notre édification, de l'un, un sourire, et de l'autre, un de ces sarcasmes ironiques qui frisent le ricanement. Car le rire est révélateur.

J'ai nommé Pascal et Molière, personnages fort peu ressemblants, je m'empresse de le reconnaître, à moins que vous ne leur accordiez en commun d'avoir conservé, après trois siècles, le pouvoir de nous dérider parfois. Sauf cela, les oppositions s'accumulent.

Pascal naquit gentilhomme et Molière bourgeois. Le grand seigneur passa sa vie dans son cabinet de travail, penché sur ses livres et ses manuscrits et ne fréquenta que des amis raffinés, intelligents, cultivés, austères. Il respira l'air des parloirs de Port-Royal et fut choyé par ces messieurs les solitaires. Il mourut, entouré de respect, de vénération, de soins et muni des secours de l'Eglise. Le bourgeois commença par se montrer assez mauvaise tête. Il s'enfuit de la maison paternelle pour se jeter dans

le plus décrié des métiers. Il devint comédien. Une fois lancé dans cette voie scabreuse, rien ne fut plus assez puissant pour l'en faire sortir. Il fut et resta acteur de théâtre, parcourant d'abord la province avec sa troupe, installé à Paris ensuite. Il se frotta aux vertueux et aux dévots et s'y piqua. Il eut même maille à partir avec des prélats restés, en son siècle, fort récalcitrants aux charmes de la comédie. En réalité, pendant sa vie entière, des foudres restèrent suspendues sur la tête du pauvre Poquelin (qui ne s'en portait pas plus mal) et, de temps en temps, les cieux tonnaient. Même, on le sait bien, s'il n'avait pas eu le plus grand roi de France pour le couvrir de son manteau, il ne serait jamais devenu celui que nous admirons maintenant. Mais c'est là une autre histoire. Il ne quitta donc plus les tréteaux, en dépit du droit canon, jusqu'à ce que, comme Bossuet l'exprima à sa honte éternelle, « il passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ».

Pascal ne badinait pas. Dès sa plus tendre enfance, il apparut doué d'une « effrayante » aptitude pour les mathématiques. Il poursuivit une carrière scientifique dans les arcanes des chiffres et des expériences physiques; il passa ensuite aux controverses de la théologie et il peina à une apologie du christianisme, lorsque, prématurément, sa course mortelle prit fin. Molière resta toujours très loin des cimes scientifiques et métaphysiques. Dans son domaine, cependant restreint, il voulut un jour monter d'une marche et essaya de la tragédie. Mais il ne réussit guère. Faute de mieux, du moins il le crut avec amertume, il se confina dans le comique et ne resta donc qu'un amuseur.

Pendant ce temps, le savant et le penseur, qui pourtant n'avait jamais connu la vie dissolue, se convertit. Il répéta même deux fois la délicate volte-face, toujours pleine d'intérêt pour l'histoire des lettres et des mœurs, et s'engagea toujours plus avant dans les chemins rocailleux de l'ascèse. Une expérience mystique vint le surprendre et le bouleversa profondément. Enfin le miracle, un prodige qui guérit sa nièce religieuse à Port-Royal, l'effleura comme d'une aile légère. Si ce n'était pas lui qui avait été choisi par les privautés divines, c'était une de ses proches parentes. L'honneur qui la distinguait rejaillissait sur le membre le plus représentatif de la famille et ajoutait une consécration nouvelle à toutes celles dont la science, la mystique, l'austérité, les souffrances, la théologie avaient déjà si abondamment orné sa personne. A toutes ces grandeurs le comédien n'opposait que des misères, dont les bien-pensants se faisaient des gorges chaudes. Les fautes des comédiens se savent. Il était, alors déjà, de bon ton de les colporter, de ce même bon ton qu'on met encore aujourd'hui à vanter le pedigree d'un cheval de course ou d'un chien de race. Les gens « bien », qui pourtant ne se faisaient pas faute d'aller s'amuser aux théâtres, traitaient encore assez généralement les comédiens de malpropres. Molière eut des déboires intimes. Quand, à l'agonie, il appela le prêtre, le premier rencontré ne voulut pas venir et le second, qu'on tenta d'amener, se laissa si longtemps tirer l'oreille qu'il arriva trop tard. Ce ne fut que grâce à Louis XIV que Molière put reposer en terre bénie.

*In peccatis natus es totus.* De Pascal à Molière, voilà le rapport très exactement. Le pauvre aveugle guéri par Jésus subit l'interrogatoire des maîtres en Israël. La scène, racontée en détail par saint Jean, est connue. Ces docteurs l'examinèrent minutieusement, au physique et au moral; ils pèsent les antécédents et les circonstances. Et le verdict, cinglant mais juste, s'impose comme la somme au bas d'une addition : *Tu es né tout entier dans les péchés*, ou, si j'osais : *Tu es, de haut en bas, cuit dans les péchés*. D'une phrase, cela vous campe cet homme et ceux qui le jugent, des purs, des sages, des savants et qui savent parler *tanquam auctoritatem habens*, sans réplique.

On ne peut donc s'imaginer deux types d'hommes plus distants l'un de l'autre, et il ne peut être question de les comparer. Trop de contrastes opposent l'austère gentilhomme et le bourgeois rigoleur, le sévère théologien et l'auteur comique, le mystique et le comédien, le contempteur des divertissements, de la concupiscent, du péché (autant de synonymes chez les dévots du XVII<sup>e</sup> siècle) et l'amuseur public stipendié, le dénonciateur indigné des casuistes relâchés et celui que les plus laxés n'absolvaient pas, l'homme qu'effrayait « le silence éternel de ces espaces infinis » et l'observateur attentif et amusé des mœurs bruyantes de ses semblables, qui n'eut ni le temps ni l'envie de penser au silence interplanétaire.

Ne les comparons donc pas. Ce serait d'ailleurs, admettons-le, une tâche impossible. Contentons-nous de prendre un petit instantané. Saisissons au vol une attitude passagère mais révélatrice. Entendez ricaner l'un, voyez le sourire de l'autre. Rien que cela.

\* \* \*

Que le plus digne passe le premier à l'écran. Je vous conduis aux *Provinciales*. Quelle vigueur dans la dialectique, et quels magistraux éreintements le provincial administre! Quelques doctrines, qu'on croyait profondes, en sont réduites à leur plus simple et leur plus juste expression : des bobards. Sous les coups de la lancette pascalienne, des baudruches se dégonflent : le *pouvoir prochain* « ce mot qu'il faut prononcer des lèvres de peur d'être hérétique de nom », certaine *grâce suffisante* qui « suffit quoiqu'elle ne suffise pas ». Ces pauvres grands mots vides sont tordus comme des torchons mouillés, réduits en miettes, en cendre et le vent les emporte. La preuve? Parcourez les manuels qui traitent de ces problèmes. Il n'y a pas mèche que vous y trouviez la moindre allusion au seul homme qui porta jamais une torche allumée dans leurs vieux combles couverts de toiles d'araignée. On ne se défend de la lumière qu'en fermant les yeux! Mais parfois une petite révolte a été risquée. Pascal, dit-on, ne possédait pas le doigté spécial que requiert le débrouillement de certaines subtilités théologiques. Il a raisonné en homme de sciences, de sciences exactes. Ah! l'excellent petit traître de qualificatif qui neutralise la maladroite parade! Car est-il pire condamnation qui puisse frapper une science que de ne plus supporter les méthodes de la pensée exacte? Que ces vaillants adversaires triomphent donc à leur aise dans les impénétrables arcanes, où la science a des raisons que « la raison ne comprend pas »!

Mais il s'agissait de découvrir la couleur d'un rire. Les *petites lettres*, avec leur logique serrée, leurs mises en scène piquantes, les intermèdes oratoires, masquent ce rire comme des pièges dans un *no man's land*. Ce sont autant de traits courts et mordants, distribués çà et là, comme par hasard, l'art suprême. Le début de la quatrième lettre est resté célèbre, trop célèbre même pour que je le cite ici. D'ailleurs, pourquoi citer? Qui ignore les « Béni soyez-vous, mon père, qui justifiez ainsi les gens » ou le « bon père » par ici et le « bon père » par là, Aristote qui « est de l'avis du P. Bauny » et « l'excellence de leur politique »? C'est d'une ironie méprisante, acharnée, acrimonieuse et d'autant plus méchante qu'elle s'avère mal étayée, injuste et fautive.

On a discuté sans fin les citations des *Provinciales*; on les a épiluchées et comparées aux textes originaux. A peine une douzaine mériteraient des qualifications dures, l'imposture ou l'erreur manifeste. A peine, j'admire ce mot. J'aurais cru qu'une malhonnêteté était déjà de trop, même pour un chrétien et un écrivain très ordinaire. Chez un ascète et un mystique elle me révolte. Quand on s'impose comme le très pédant apôtre d'une très austère vertu, il est assez ridicule de se laisser attraper la

main dans le sac, ne fût-ce qu'une fois. Mais, pardon, Pascal, assure-t-on, était sincère. Il s'est contenté de sources de seconde main, de textes qu'on lui passait et que, sans songer à mal, il utilisait dare-dare. L'excuse est mauvaise. En une si grave affaire, le procédé manque de sérieux; il manifeste au moins de la légèreté, gros péché mortel, même selon des casuistes plutôt relâchés. Mais il y a plus typique que ces erreurs matérielles, grossières, qui crèvent les yeux lorsqu'on se donne la peine de recourir aux sources. Dans la texture des lettres, les citations les plus exactes perdent leur sens original. Arrachées de leur contexte primitif, il leur arrive de ne plus ressembler à elles-mêmes que comme le papillon à la chrysalide d'où il s'est libéré. Une nuance dans la traduction, un mot négligemment abandonné ou malicieusement ajouté et, surtout, le nouveau contexte achèvent la métamorphose. Ce n'est plus saint Augustin, Lessius et Escobar que nous entendons, même quand leurs paroles sont matériellement reproduites, mais un polémiste acharné, partisan jusqu'à la cécité, un combattant qui saisit au hasard tous les objets durs qui lui tombent sous la main et, exaspéré, les lance à la tête de ses ennemis.

Pascal a, au bon moment, dénoncé quelques faux pas de casuistes. Qu'ici aussi il n'ait pas eu tout à fait tort, des mises à l'Index sont venues le confirmer. Avec la démolition de trois ou quatre mirages pseudo-théologiques, l'on peut porter ce mérite à son actif. Mais il damne en outre et avec quelle ferveur, quelle fougue et quelle obstination, les pauvres égarés qui pèchent dans l'ignorance du mal. Cela sent, à plein nez, le jansénisme et vous glace de sa frénésie inhumaine et obstinée.

Ce qui, au fond, possède Pascal comme un sombre envoûtement, c'est le contre-pied, la plus rigoureuse contradictoire, de tout ce que le christianisme contient de largement et de profondément humain dans sa doctrine de la grâce et sa morale; c'est ce noir jansénisme qu'il avait pour ainsi dire dans le sang avant qu'il ne traduisît sa bile, ses chaleurs et sa dyspepsie en un système théologique pessimiste, étroit et révoltant. Son mensonge ou son erreur, les voilà. Tout le reste, la lucidité de son impitoyable logique, son éloquence émue, ses rires secs qui crépitent çà et là, calomnies ou habiletés, c'est du génie tout pur mais... un génie acrimonieux et un rire acerbé, né d'un fanatisme sombre et d'une haine, qui veut écraser d'autres hommes et a perdu le sens de la lumière.

\* \* \*

Dans le *Misanthrope* au contraire, car c'est là que je vous convie maintenant, tout est lumineux parce que tout y procède de l'amour. Aucun « Monsieur le Moine », pas de « Jacobin », personne que « rien de tel » n'égale, aucun de ces fantoches, créés de toute pièce pour être massacrés avec éclat. Avant que l'on ne découvre le ridicule du *Misanthrope*, il faut très sérieusement se frotter les yeux, comme au sortir de ténèbres denses, lorsque des flots de lumière vous éblouissent. A quelques nuances près, Alceste appartient aux hommes de grande classe, de la plus grande. Il est tout sincérité, intrépide pour le vrai, sans compromission avec le mal. La médisance, la vanité, les lâches complaisances, il les cloue au pilori, sans peur ni reproche, en chevalier de la vertu et de l'honneur, en *Cyrano* avant la lettre et... sans le panache, car, bilieux, irritable, susceptible à l'excès, il se fâche, exagère, s'obstine et sombre dans le ridicule. Mais il est impossible d'en rire aux éclats. Alceste, l'indiscret, divulgue le meilleur de nous-mêmes, le meilleur de Molière aussi, la fine pointe des âmes où se cache toujours, malgré les déceptions de la vie qui s'étire, la chaleur de quelque rêve généreux. Mais la fine pointe, chauffée trop fort, peut se tordre; les âmes, elles, s'aigris-

sent. Il leur faut alors un petit remède, une épice légèrement amère mais qui sauvegarde leur fraîcheur. Ce sera un rien d'ironie sur leurs propres déboires, si elles en ont, un brin de scepticisme à l'égard des mérites personnels, s'ils ne manquent pas, le refus de jouer au désespéré et d'accepter la tragédie, disons le mot, un grand courage de vivre, de la vaillance souriante. Ainsi en offrant Alceste à vos sourires, Molière vous invite-t-il à vous moquer un peu de vous-même, puisqu'en créant le plus grand de ses chefs-d'œuvre il a ri si spirituellement de soi. On ne peut imaginer rien de plus apaisé et de plus aimable, rien de plus largement, sympathiquement et courageusement humain.

Ce n'est d'ailleurs pas à travers le seul Alceste que Molière nous sourit. Philinte prend le contre-pied de l'*atrabilaire bilieux*, mais ne prêche pas. En prétendant que son sonnet est bon, Oronte ne se trompe peut-être qu'à demi; sa vanité, en tout cas, ne dépasse pas la commune mesure des hommes. Je crois, au contraire, qu'il y a plus sot que lui. Eliante relève que chez son héros « la sincérité dont son âme se pique a quelque chose, en soi, de noble et d'héroïque ». Cette femme, douce et pleine de bon sens, ne manquera pas de devenir une épouse soumise et fidèle. Célimène même, coquette et médisante, celle qui ne fit pas souffrir le seul Alceste, mais aussi Molière, voyez comme il la pare, avec quel amour il la dresse devant les spectateurs, infiniment spirituelle et fine. Il ne reste que les Marquis, mais il faut bien se déridier un peu, et Arsinoé, la fausse, la grande horreur, la seule, de toute la vie de Molière.

Que cet homme a aimé la vie, ses semblables, le vrai, en tout et toujours! Son œil très exercé, auquel pas un travers n'échappe, et sa verve intarissable le font rire, mais sans ricaner ni blesser. Son sourire, ce *rire dans l'âme*, est communicatif. Et quand, ensorcelé par ce charmeur, vous avalez vos larmes, comme il le fit le premier, pour sourire avec lui, vous vous sentez l'âme rassérénée, le cœur mieux aguerri, un peu plus désabusé de la vie mais néanmoins plus fort et plus résigné.

Tout le théâtre de Molière ne possède certes pas cette finesse. Il paraîtrait même que sa morale serait « assez basse et qu'il serait déplorable que la nation qui l'admire le prit pour guide et directeur de conscience ». La singulière bévue! Molière ne s'est jamais proposé comme passé maître ni professeur en sciences morales, bien qu'il ait, pour sa légitime défense, maintes fois répété à ses hauts protecteurs, inquiétés par les cabales, que « l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes ». Auteur comique et comédien, il a amusé. C'était là son vrai métier. (N'oublions pas qu'il n'y en a guère de sots; il n'y a que de sottés gens.) Molière exerça le sien en homme de génie. En homme aussi, c'est dire qu'il lui arriva de se tromper. Mais, malgré les erreurs, la qualité de sa comédie fut toujours assez haute pour que, rien qu'en faisant rire, il apprît, non pas toute une morale, ni, encore moins, des vertus héroïques — *unicuique suum* — mais un point de l'art délicat de vivre, un seul petit point, aussi impalpable que l'air, mais tout aussi nécessaire à notre esprit que l'air l'est à nos poumons. Entendez que « la plus noble cause est gâtée souvent, pour la vouloir outrer et pousser trop avant » et que la vraie vertu est « humaine et traitable ». Pour nous insinuer cette précieuse maxime, il n'a usé que de ses rires, gros éclats parfois, ou sourires très fins, très profonds, intérieurs à l'âme et dont le plus subtil tremble, presque insaisissable, dans le *Misanthrope*.

\* \* \*

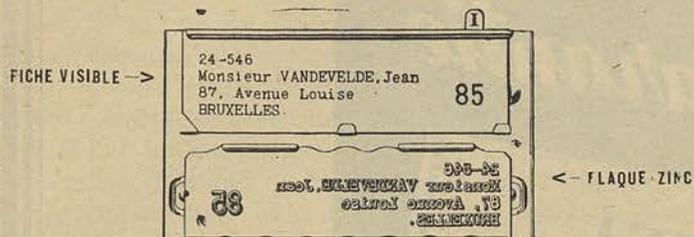
Je préfère ce sourire délicat, où un peu de tristesse a passé mais qui reste malicieux quand même, au sarcasme âpre et amer de l'ascète et du mystique. Entre leurs rires je ne balance

# ADDRESSOGRAPH

ELLIOTT-FISHER ORGANIZATION COMPANY

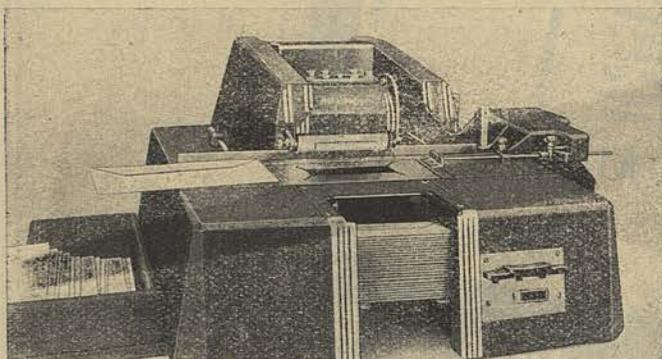
4, BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN — BRUXELLES  
Succursales : Anvers-Liège-Gand-Charleroi-Luxembourg

SA PLAQUE POUR FICHIERS VISIBLES



SA MACHINE A ADRESSER ÉLECTRIQUE  
SILENCIEUSE

(SON PRIX PERMET DE LA SUBSTITUER AUX MACHINES A MAIN)



# EDGARD GRIMARD

MATÉRIEL DE GUERRE  
ARMES — MUNITIONS  
OPTIQUE



USINE : Quai du Roi  
Albert, 106, Bressoux  
Téléphone : 252.32

BUREAUX :  
90, rue Louvrex, Liège  
Téléphones : 139.39 263.65

# Ancion-Marx Fabrique d'armes

Société Anonyme

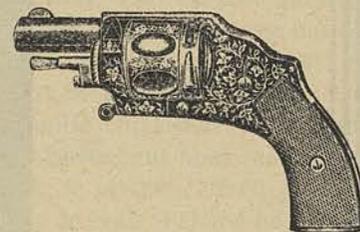
28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr: Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.

Achats et vente de toutes espèces d'armes p<sup>r</sup> collections et panoplies



# LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux  
ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES



# Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme  
LES FONDERIES DE LA MEUSE  
HUY (Belgique)



# ARMES

de  
toutes espèces



Fabrique d'Armes Fs.  
Dumoulin & Cie, Liège  
2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

# NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)

TÉLÉPHONE 100.32

Compte Chèques Postaux 305.812

A B C Code 5<sup>me</sup> et 6<sup>me</sup> Ed.

Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

# JOUETS

AVEC TOUT ACHAT D'UN TISSU TOOTAL

*exiger désormais  
ce bon de garantie*



... QUI CONSTITUE POUR VOUS UNE  
*protection totale!*

*Les tissus*

Non ! la garantie Tootal n'est pas un vain mot ni une vaine promesse. La qualité de nos tissus est telle que depuis toujours nous les vendons sous une garantie *formelle*. Afin de vous assurer une protection encore plus efficace, nous avons créé à votre intention, un «bon de garantie Tootal» imprimé en bleu, que le détaillant est tenu de vous remettre avec tout achat de tissu Tootal. Il est de votre intérêt d'exiger partout ce bon de garantie auquel vous avez droit.

**TOOTAL** MARQUE DÉPOSÉE

SONT FORMELLEMENT

*garantis!*

TOBRALCO ◊ TARANTULLE ◊ TISSUS ANTICHIFFONNABLES TOOTAL :  
LYSTAV - TOOTAMA - ROBIA ET TOILE DE LIN TOOTAL ◊ AUTRES  
PRODUITS TOOTAL : TISSUS D'AMEUBLEMENT, CHEMISES ET CRAVATES  
TOOTAL ◊ ROBES ET BLOUSES CHESRO ◊ MOUCHOIRS PYRAMID

TOOTAL — 18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles

pas. Le rictus de Pascal a démolé quelques vieilles idoles vermoulues, si peu de chose, et de la lutte, il est lui-même revenu saignant de quelques estafilades qui n'augmentent pas sa gloire. Le sourire de Molière demeure. Après trois siècles, son *Misanthrope* a gardé toute sa fraîcheur. Mais je ne pense pas à décerner un prix de sagesse. En Molière il faudrait, sans doute, condamner certaines faiblesses de la volonté et de la chair et, s'il existe un péché de l'esprit, Pascal, tout donne à le croire, n'a pas toujours su l'éviter. Je ne juge pas. Mais j'estime quand même que seul un préjugé blâmable nous porte trop souvent à chercher la vraie grandeur humaine plutôt sous un masque sévère que sur un visage qui n'ignore pas le sourire. Voyez le Christ. Avec les docteurs de la Loi il n'eut jamais que des disputes, tandis qu'avec les pécheresses publiques il finit toujours par s'entendre, et l'aveugle, celui qui était *cuit dans son péché*, eh bien, il le guérit. Si je m'abstiens donc de comparer et de juger, je me l'étais bien promis, je ne puis toutefois m'empêcher de croire qu'aux portes du paradis quelqu'un s'entendit convier à faire encore un peu pénitence, et quelqu'autre, l'abandonné des hommes, fut reçu et absous.

DOM PAUL DE VOOGHT, O. S. B.

---

## L'Effort universel pour l'union des chrétiens

---

Le monde moderne nous offre le spectacle d'une conjuration de forces tendant à détruire la civilisation chrétienne et les valeurs spirituelles que vingt-cinq siècles de culture et de foi nous ont acquises. Face à ce déchaînement, les chrétiens sont divisés : catholiques, orthodoxes, anglicans, protestants de toute nuance. Le problème de leur union ne s'est jamais posé de façon plus aiguë et plus impérieuse. Cette question domine au fond toutes les autres : c'est *la question*.

La *Revue catholique* a publié récemment un échange de lettres entre M. Guy de Pourtalès et M. Gonzague de Reynold, où l'espérance de la réunion des Eglises chrétiennes est exprimée avec une émotion, une sincérité et une noblesse d'accent qui sont un signe des temps. Car c'est une chose remarquable que de voir un laïc catholique, et un laïc protestant, intellectuels de grande classe, se communiquer ainsi leur foi et surtout affirmer leur ferme espoir d'un rapprochement, la conviction d'une unité prochaine. Spectacle étonnant devant la passivité, si l'on peut dire, de l'opinion chrétienne à l'endroit de cette grande œuvre. Et en parlant de l'opinion chrétienne on désigne ici non pas tellement la masse des croyants, mais ceux-là mêmes qui par leur état et leur vocation sont censés mettre les questions religieuses au premier rang de leurs préoccupations. Passivité, c'est plutôt scepticisme presque avoué qu'il faudrait dire, ou, en tout cas, profond pessimisme. On semble disposé à admettre la suprême importance de la tâche unioniste, on éprouve sans doute un certain regret mal défini et d'ailleurs peu troublant de cette scission entre chrétiens, mais très peu au fond croient sincèrement aux possibilités d'une réalisation. La complexité du problème, une situation de fait qui paraît inchangeable parce qu'entérinée par des siècles, l'échec apparent des essais tentés jusqu'ici d'un rapprochement des communautés chrétiennes, tout cela fait que cet effort n'a pas encore accaparé pleinement la faveur

ni surtout la ferveur des âmes chrétiennes; peu s'en faut qu'on ne la trouve utopique : elle compte encore peu d'ouvriers fervents. On prie, je le veux bien, à de certains jours; mais pour sincère que soit cette prière, et malgré toute l'importance que le chef de l'Eglise lui-même y attache, elle ne semble pas surgir des profondeurs mêmes de notre spiritualité; une formule à ajouter à d'autres formules, une intention nouvelle pour compléter l'addition : pratiques pieuses dont on s'acquitte par un parti pris de bienséance spirituelle, j'allais dire de toilette.

Mais que faire, pratiquement? Les deux messages dont nous parlons sont riches de suggestions. M. de Pourtalès insiste sur le côté plus directement utilitaire du problème : « Il s'agit de se coaliser contre l'ennemi commun, il s'agit moins de dogmes que d'action. » A cet effet, il établit quelques règles préliminaires : « 1° Ne plus distinguer ce qui distingue; 2° éviter toute controverse, afin de bien démontrer qu'on ne prétend ni convaincre, ni « réduire » personne, comme le voulait absolument Bossuet. Voilà pour le négatif. Et pour le positif : 1° dégager de la doctrine catholique comme de la doctrine protestante non plus ce qui sépare, mais ce qui unit; 2° trouver pour les uns et les autres un dénominateur commun : les formes simples de la foi pour les croyants; pour les autres, le respect, sinon l'attachement aux enseignements du Nouveau Testament, dont est issue la morale, puis la culture occidentale. » A ce programme de sagesse humaine, le comte de Reynold ajoute de son côté la souveraine efficacité des moyens mystiques, et surtout de la prière dans la charité. « Est-il possible de revenir à l'unité chrétienne et comment? Par un miracle de Dieu. Mais la charité peut nous rendre dignes d'un miracle. Le premier moyen, le premier effort, je vous le répète, mon ami, c'est de prier... Je crois d'abord aux moyens mystiques, ensuite à ceux de la raison. Aujourd'hui la raison vient nous dire que le meilleur moyen d'enrayer cette lente ascension vers l'unité chrétienne serait de vouloir à tout prix marcher trop vite et brûler les étapes. » Devant ces deux témoignages, et riche des idées qu'ils confrontent, on voudrait ici pousser plus loin l'analyse et montrer combien ils s'impliquent l'un l'autre, combien ils se concertent en quelque sorte. La pensée respective de chacun est enrichie de toute la force généreuse de la pensée de l'autre; elles sont complémentaires, et convergent toutes deux dans la synthèse d'un puissant et unique effort. Cette fusion des deux points de vue est la condition primordiale de la réalisation.

\* \* \*

Et tout d'abord cette passivité et ce pessimisme que l'on dénonçait plus haut se justifient, si l'on place le problème de l'union des Eglises sur le plan humain, sur le plan de la nature. Il en va de la Grâce rédemptrice issue des sommets du Calvaire, comme d'un torrent dévalant de la montagne vers la plaine. En vertu de sa puissance même et des aspérités sur lesquelles il glisse, le flot a perdu çà et là de sa cohésion. Quelques roches malencontreuses ont provoqué des déviations partielles. Des ruisselets se sont formés qui ont abandonné insensiblement le courant central. Bien qu'issus de la même source, ils se sont précipités de leur côté, et, la nature aidant, ils ont accentué leur écart, gagné d'autres vallées. Tandis que le torrent originel, entraînant par sa masse les eaux environnantes, est devenu le fleuve qui se promène maintenant dans la plaine avec une majestueuse lenteur, ils se sont grossis pareillement au cours de leur voyage d'éléments nouveaux, de multiples infiltrations. Et les voilà eux aussi, dans la plaine, rivières plus ou moins considérables, arrosant des villes et des campagnes, suivant un autre itinéraire que le fleuve d'où ils s'originent, pour aller se précipiter avec lui

et confondre ensemble leurs eaux dans l'immense océan. Refaire l'unification de ces courants qui se sont séparés, réintégrer dans le flot premier et unique toutes ces eaux qui se sont éparpillées, c'est une œuvre impossible à la nature : il faudrait qu'elles reviennent en arrière, qu'elles rebroussent chemin, et de roche en roche qu'elles remontent la montagne.

Ces courants séparés que sont les communautés chrétiennes divisées ne pourraient pas davantage *naturellement* remonter la pente pour se rejoindre. Pour peu que l'on considère leurs parcours respectifs et leur histoire, c'est une impossibilité humaine. Mais l'idéal de la réunion des chrétiens se situe sur un autre plan : le plan supérieur et transcendant de l'Incarnation. C'est un fruit surnaturel qu'aucun effort de l'activité et de l'intelligence humaines par lui seul ne pourra cueillir, une récompense que n'emporteront ni les conversations, ni les échanges de vues à eux seuls. C'est un idéal situé dans le transcendant, qui ne sera réalisé, comme le dit G. de Reynold, que par le moyen transcendant qu'est la prière. La prière seule a cette puissance de faire se rejoindre les disciples divisés, elle a cette efficacité surhumaine capable de nous faire remonter la montagne des rancœurs et des préjugés. Par elle, les chrétiens retournent à leur source commune, à cette unique fontaine d'eau vive qui est notre Christ; elle les réunit et les mêle les uns aux autres au sein du grand mystère qui fait notre unité : le mystère de l'Incarnation. Car quelque tranchée que puisse paraître la division des disciples du Christ, il y a entre eux une union réelle et profonde : ils forment tous un seul corps en réalité; cette unité et ce corps c'est le Christ lui-même. Dans l'ordre des choses visibles, cette unité s'est rompue par la faute des hommes; que tous les chrétiens retrouvent leur point de convergence, qu'ils se refondent une même âme dans la pensée de l'Incarnation, qu'ils confondent leur prière avec celle du Christ : « Qu'ils soient un, comme vous et moi, mon Père, nous sommes un. » Le Christ fera l'union...

Si l'on envisage ainsi son sens et sa portée, la prière pour l'union des Eglises n'est plus une simple activité de surcroît de la vie religieuse, mais elle surgit de ses profondeurs mêmes : elle est impliquée dans tous nos actes de foi et d'amour, et comme inviscérée en eux : sans elle, pas de mentalité ni de vie chrétienne authentique. Par elle l'union n'est plus une utopie, un idéal vers lequel on marcherait sans arrêt, mais un but qui sera atteint. Il est semblable à l'idéal auquel aspirait le peuple juif attendant le Messie : notre espérance est aussi ferme que celle d'Isaïe.

\* \* \*

Mais il y a prière et prière. Il y a la formule articulée, et il y a l'attitude de l'âme qui importe avant tout. Le Christ lui-même a sévèrement flétri tout verbalisme pieux d'où le cœur serait absent. Quelle sera donc cette prière commune et convergente de tous les chrétiens de l'univers pour l'unité? Quelles conditions doit-elle remplir? Plus précisément, quelles sont les attitudes psychologiques fondamentales, quelles sont les dispositions d'âme requises pour sa validité?

Au préalable, précisons un point. La prière, dont nous parlons, est la prière universelle et commune de tous les chrétiens de toutes les confessions : ce que nous en disons doit s'appliquer également à tous. Car, si dans le domaine du dogme il n'y a pas identité entre les différentes confessions, il n'en est pas moins vrai que sur le plan psychologique, qui est celui des conditions de la prière, tous les chrétiens, quelles que soient leurs divergences doctrinales, se trouvent dans une situation identique. Tous les chrétiens sincères, qui vivent leur vie chrétienne en toute loyauté, dans leurs confessions respectives, qu'ils soient catholiques, orthodoxes ou protestants, tous se trouvent situés, par leur ferveur même, sur le même plan psychologique vis-à-vis de l'angoissant

problème de la séparation. La conscience morale de chacun d'entre eux se trouve amenée à entrer de même et identique manière dans l'unique sentier qui conduit à la solution du problème : celui de la prière remontant au Christ. Quelles en seront donc les conditions nécessaires, les qualités primordiales?

Rien ne fait désirer davantage ce qu'on ne possède plus, que le regret de ce qu'on a perdu. Que les chrétiens d'abord éprouvent, et entretiennent dans leur âme, ce sentiment de regret de l'unité perdue, cette « nostalgie » de la patrie recouvrée et rendue à sa plénitude : car c'était bien là la pensée et la volonté de son fondateur et Chef; il n'est que de lire sa grande prière sacerdotale après la Cène (saint Jean, XVII, 20-26). Il n'est pas de vrais disciples qui ne gémissent de voir ces brisures dans les membres du Corps du Christ, ces factions qui déchirent la cité sainte.

A considérer la chose du point de vue de l'Eglise elle-même, ce regret s'accroît encore au douloureux spectacle d'une richesse entamée, d'une splendeur ternie. Sans doute le patrimoine du Père est gardé dans son intégrité, mais a-t-il encore, après le péché de séparation, toute l'ampleur, toute l'abondante opulence qu'il pourrait avoir? Il est comparable aux possessions d'une famille de haut lignage dont les enfants se sont querellés : le partage du domaine en a diminué d'autant la magnificence. A l'aîné échurent le vieux manoir et les terres y attenantes : le nom, la tradition sont saufs et la transmission assurée. Mais au prix de quelles mutilations! En brisant leurs relations fraternelles, les enfants ne se sont pas séparés sans dépouiller l'antique demeure de meubles et de souvenirs qui en faisaient la parure. La maisonnée réduite, que d'intérieurs vides, que de chambres closes, salles jadis resplendissantes, aujourd'hui sombres et nues, sans air ni lumière, où l'on ne pénètre qu'à tâtons! Il en est ainsi de l'héritage évangélique, du « Nouveau Testament ». Si nous le possédons quant à l'essentiel, il n'en est pas moins susceptible d'enrichissements, de croissance; sa puissance de pénétration et son harmonieuse plénitude s'achèveraient sans doute, si tous les frères, qui se sont un jour séparés, y rapportaient chacun la part plus ou moins importante qu'ils ont successivement emportée.

\* \* \*

Ce sentiment de regret profond nous conduira à la charité. Cette charité pour les frères qui ne sont pas de notre Eglise ne peut pas être simplement un mouvement de sympathie ou encore moins de commisération. Il s'agit ici d'une mentalité, d'un esprit, d'une certaine façon de considérer nos frères séparés, qui, comme les hautes vertus, est parfois bien difficile à acquérir, en dépit de notre apparente bonne volonté. Il semblerait même que la fidélité et l'attachement que chaque chrétien nourrit pour son église particulière entraînent, sous une forme consciente ou inconsciente, je ne dirais pas une hostilité marquée à l'égard des autres, mais au moins une certaine suffisance, un contentement de soi-même qui est fort préjudiciable à cette charité, sans laquelle il ne peut y avoir de prière efficace et convergente. Pour préciser cette pensée, envisageons trois formes différentes que peut prendre la prière des chrétiens pour l'unité.

La première serait la plus éloignée de l'idéal que nous nous proposons : elle se retrouverait pourtant en germe dans pas mal peut-être de consciences chrétiennes et pourrait s'exprimer comme suit : « Seigneur, puisque ceux qui ne partagent pas notre foi ne se convertissent pas, ne viennent pas nous rejoindre, que Votre justice s'appesantisse sur eux. *Disperde illos, Domine.* Foudroyez-les, Seigneur et que votre justice les disperse. Que dis-je! Déjà s'est levée la puissance de votre bras : la ruine est dans leur maison, Nous vous en remercions. Achevez, Seigneur! Instruits par ces grandes et terribles leçons, ils connaîtront

enfin le chemin de la vérité et viendront à nous. L'unité sera faite. » Cette attitude psychologique n'est pas une chimère, elle est très réelle dans beaucoup, et, disons-le, elle est un scandale. Car cette prière ne peut venir de l'Esprit du Christ : l'Esprit d'En-Haut ne détruit jamais, il n'y a que Satan qui détruit. De plus, cette prière est au fond un blasphème contre les œuvres de piété et de grandeur morale incontestablement réalisées par Dieu chez nos frères séparés.

On pourrait dire aussi : « Seigneur, je vous remercie de toute la joie que j'éprouve à Vous confesser dans mon église. Je me sens heureux au plus profond de mon être, de la grâce que Vous m'avez faite d'avoir connu cette éducation spirituelle et cette forme de vie chrétienne qui est la mienne. Je souhaite de tout mon cœur que mes frères, séparés de mes croyances, viennent eux aussi dans ce sanctuaire de vérités et de coutumes chrétiennes, que Vous m'avez fait connaître, qu'ils puissent goûter cette même joie que leur est inconnue. Je sais, Seigneur, que de leur côté, ils vous adressent la même prière, qu'ils me considèrent de la même façon que je les considère moi-même. Ce sont nos pères qui ont prévarié : nous avons hérité de leur lamentable discorde. *Peccavimus cum patribus nostris*. Seigneur, ayez pitié des uns et des autres. Dans cette œuvre de l'union, c'est Vous qui déciderez : *Fiat voluntas tua*. C'est votre justice qui nous départagera. »

Cette prière s'adresse sans doute au Christ plus naturellement que la première. Mais on verra sans peine qu'elle ne l'atteint qu'à travers les divergences intellectuelles qui partagent ses disciples. Elle n'y va pas directement. Partant du cœur du croyant, elle passe par son intelligence ; elle traverse au préalable ce rideau épais et confus d'idées, d'habitudes intellectuelles légitimes ou non, qui font précisément les points d'opposition et de divergence. Le défaut de cette formule, c'est qu'en priant ainsi pour l'unité nous nous opposons devant le Christ jusque dans notre prière même, nous distinguons ce qui distingue, comme le dit G. de Pourtalès. Nous nous séparons déjà au moment où nous voulons chercher notre point de jonction, nous nous désunissons en souhaitant l'union. Il y a là une position presque contradictoire et toute opposée à la vraie charité. Car dans cette prière on découvrira aisément un secret venin d'amertume, qui suintera à la moindre fissure. Dans nos relations avec nos frères séparés, cette position, pour pacifique qu'elle paraisse au premier abord, prendra vite la forme rude et irritante de la controverse et de la polémique, contre lesquelles G. de Pourtalès nous met heureusement en garde. On parlera un langage de conquête, alors qu'il s'agit de réunir, de rapprocher et non pas de réduire. L'idée maîtresse et originale de l'union des Eglises disparaît.

Quand ils prieront, les chrétiens feront donc abstraction de leurs oppositions intellectuelles : la prière ira directement du cœur du fidèle au cœur du Maître en laissant de côté les divergences doctrinales. Ils diront : « Seigneur, le poids de cette détresse de la chrétienté divisée nous est intolérable. Ma confiance en Toi est sans limite. Tu es le Tout-Puissant : ma prière rejoint Ta prière : « Père, qu'ils soient un : Père, qu'ils soient consommés » dans l'unité. » Ma prière de pécheur, c'est ta prière à Toi : c'est là mon espérance. Quand ? Comment se fera l'unité ? A travers quels obstacles ? C'est Ton affaire. Pour moi, je prie avec Toi, en Toi, pour qu'arrive Ton unité, celle que Tu n'as cessé de vouloir, et qui probablement aurait été réalisée depuis longtemps déjà si tous nous avions été purs de toute faute. » Cette prière est directe, simple et loyale, parce que vraiment charitable. Elle est un point de convergence pour tous les fils du Père. Sans doute elle ne supprime pas les différences, mais d'un grand coup d'aile elle les survole pour atteindre le Maître : elle nous permet d'être constant avec nous-même, fidèle à notre propre Eglise, et sincères aux autres.

Cette charité toute spirituelle suppose enfin une grande humilité et, si l'on peut dire, un profond détachement de soi. Il ne suffit pas de proclamer que l'on possède la vérité. Mais il faut que le chrétien descende dans le tréfonds de sa conscience, et qu'il reconnaisse sa part de responsabilité dans la séparation ! Quelle que soit la part de culpabilité que l'on doit attribuer aux chrétiens des origines des schismes, il faut reconnaître que ce péché de séparation s'est agrandi par la suite et ses terribles conséquences ont dépassé, et bien au delà, les premières fautes. Comme l'a solennellement reconnu et proclamé Pie XI, tous, nous sommes en partie responsables : car il n'y a pas de larges et durables séparations où, psychologiquement, tous les torts soient d'un seul côté ; et par conséquent, ce fossé, creusé toujours plus profondément entre chrétiens, est, d'une certaine façon, imputable à tous. Cette dernière considération nous semble très importante et aussi très opportune, lorsqu'on parle des conditions psychologiques requises dans la prière pour l'unité. Car, à toujours supposer *a priori* qu'on est indemne de toute faute, à vouloir demander raison toujours et en tout, on ne fera que prolonger le débat et le changer en querelle sans issue. La grande cause sera compromise et l'Evangile trahi. Et si l'on s'examine, on trouvera peut-être combien les croyants aiment encore à sacrifier, sans qu'ils s'en doutent peut-être, à cette déesse de la vengeance qui remplissait toute la religion païenne, et combien il leur est difficile d'adorer en vérité le Dieu de charité et de pardon. Tant le péché a flétri leur cœur et offusqué leur esprit...

EDOUARD BEAUDUIN,  
Docteur en théologie.

---

## La grande pitié de la science polonaise

---

Le professeur Wilhelm Zimmermann, panégyriste des jacqueries allemandes, membre de l'Assemblée législative de 1848, très national, très socialiste et très soucieux de l'exactitude de ses récits, nous raconte, dans sa fameuse *Histoire de la Révolution allemande*, l'épisode suivant : le 18 mars de la « folle année, » pendant que l'insurrection battait son plein, des ouvriers et d'autres soldats de la révolte firent irruption dans une paisible demeure de l'Oranienburgerstrasse de Berlin. Un vieux monsieur à la chevelure blanche les reçoit avec plus de surprise que d'indignation et les prie de ne pas déranger par des scènes de guerre civile sa retraite d'érudit et de savant : « Qui êtes-vous donc ? », s'enquiert le chef de la bande. « Je m'appelle Humboldt. » « Quoi, vous seriez cet homme célèbre, Alexandre von Humboldt ? » « C'est bien là mon nom », répond le vieillard. Immédiatement, tous se découvrent, s'excusent d'avoir importuné un prince de la science, se retirent et l'on place des sentinelles devant l'immeuble pour que le propriétaire ne soit pas dérangé même au milieu de la tourmente.

Que les temps ont évolué depuis ! Le premier souci des descendants de Humboldt, de Zimmermann et des insurgés de 1848 a été d'arracher à leurs travaux les représentants de la science polonaise, de détruire toutes les ressources dont cette science dispose et d'imiter ainsi le procédé cruel de certaines peuplades qui commencent par anéantir les arbres fruitiers, les champs et les troupeaux de l'ennemi vaincu et par engorger ses puits : la

nourriture spirituelle, les sources de la civilisation nationale doivent être coupées aux Polonais.

Les informations qui nous parviennent de tous côtés sur la grande pitié de la science polonaise demandent à être examinées avec soin et discernement. Elles reposent parfois sur des malentendus. Ainsi, on nous a annoncé avec force détails l'exécution du génial physicien M. Czeslaw Bialobrzeski; la Radio française lui a rendu les honneurs par la bouche de M. Langevin, tandis que l'éminent professeur de Varsovie jouit heureusement de toute sa santé, et que c'est un obscur ouvrier varsovien des mêmes nom et prénom qui a été fusillé. Hélas! d'autres deuils parmi les savants sont authentiques et surtout la campagne d'extermination qu'autorités allemandes et russes mènent contre les hautes écoles polonaises et leurs professeurs ne souffre aucun doute.

La Pologne possédait six Universités, à Varsovie, à Cracovie, à Lwow, à Poznan, à Wilno et à Lublin, dont cinq étaient entretenues par l'Etat et la dernière, catholique, par la munificence privée. Aucun de ces établissements d'enseignement supérieur ne fonctionne plus. Les Universités de Varsovie, de Cracovie et de Lublin sont fermées, celles de Poznan, Lwow et Wilno sont transformées respectivement en hautes écoles allemande, ukrainienne et lithuanienne. Le chambardement accompli ne se résume cependant pas par l'expulsion de la langue polonaise, il concerne tout l'esprit de l'enseignement, son but et ses méthodes, les professeurs et les étudiants. Le résultat ainsi obtenu condamne au silence complet la science polonaise et ses représentants; ceux-ci se voient d'ailleurs soumis à des épreuves très dures.

Tous les professeurs de Cracovie, au nombre de cent septante, quelques douzaines de professeurs de Poznan, plusieurs professeurs de Varsovie et de Lublin ont été arrêtés par les Allemands et envoyés dans des camps de concentration. Ils y ont végété dans des conditions fort pénibles, particulièrement douloureuses pour des hommes d'étude, souvent âgés. Selon les dernières informations, 120 sur un total de près de 200 victimes auraient été relâchées après une longue détention. Mais il en reste toujours une cinquantaine au camp de concentration de Sachsenhausen. Et une vingtaine de savants éminents ne reverront plus leurs foyers, car ils sont morts des suites d'un traitement nullement mérité et révoltant.

Nous citerons Stanislaw Estreicher, bibliographe distingué et commentateur fort autorisé de la Constitution polonaise, auquel les maîtres étrangers avaient offert en octobre 1939 de former un gouvernement à leur obédience. Estreicher, décédé le 23 décembre 1939 à l'âge de 71 ans, a payé de sa vie le refus de trahir ses convictions et sa patrie. Il rejoint dans l'au-delà Ignacy Chrząrowski, vieillard de 74 ans, le plus brillant des historiens des lettres polonaises. Morts, pareillement dans le camp de concentration: Jerzy Smolenski, géographe très apprécié par les Allemands pour ses travaux hydrographiques; Michal Siedlecki, zoologue éminent, grand voyageur et grand écrivain venu de ses périples dans l'océan Pacifique et de ses excursions au Royaume des Fées au théâtre de guerre polonais; Kazimierz Kostanecki, 77 ans, anatomiste de haute classe, ancien président de l'Académie des Sciences, élève de maîtres allemands et dont les principales publications ont paru dans la langue de ses persécuteurs; et plus d'une douzaine de professeurs moins renommés.

Le bombardement de Varsovie a d'ailleurs coûté la vie à une autre douzaine de savants et le nombre de ceux qui ont péri des suites d'épidémies et de la famine se chiffre certes par centaines. Nous ne relèverons que plusieurs cas particulièrement tragiques, ceux de Karol Lutostanski, président de la plus importante institution scientifique polonaise, qui correspond à l'Institut Solvay, la Kasa Mianowskiego, spécialiste du droit administratif

et auteur d'un admirable recueil de documents sur les précédents partages de la Pologne; de Mieczyslaw Konopacki, professeur d'embryologie et praticien de notoriété européenne; de Jozef Morawski, profond connaisseur de la littérature française médiévale, et de Jozef Birkenmajer, accouru d'Amérique, où il enseignait à une université les langues et les lettres slaves, et tué dans la capitale polonaise par un obus allemand. Ont succombé à la misère deux sur seize membres de l'Académie polonaise, Kazimierz Tetmajer, très grand poète lyrique, âgé de 80 ans, et Jan Lorentowicz, critique et dramaturge jadis fort connu à Paris et spécialiste de l'histoire des relations franco-polonaises. Michal Sobeski, théoricien de l'esthétique, homme d'une culture extrêmement raffinée, professeur à l'Université de Poznan, est décédé par suite du traitement inhumain qui lui fut infligé lors de sa déportation en Pologne centrale.

\* \* \*

Ajoutons à cette triste liste le nésor des historiens sarmates, Bronislaw Dembinski, habitué de toutes les Conférences internationales où les adeptes de Clio discutaient les questions de leur métier, homme de 82 ans, auteur d'un volume universellement apprécié sur le « beekisme » de 1790, l'alliance polono-prussienne — qui fut funeste aux Polonais sous Stanislas-Auguste Poniatski, comme le pacte de 1934 leur porta de la guigne sous M. Moscicki.

D'autres savants, encore plus vieux, n'ont pas échappé aux rigueurs de la puissance occupatrice. Leur doyen, le pauvre M. Ludwik Cwiklinski, ex-directeur de l'Enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique autrichien, plus tard professeur honoraire à Poznan, humaniste raffiné, ancien élève de l'Université de Berlin, où il fut promu docteur en 1875 et, à en croire les on-dit, descendant d'une famille allemande du nom de Zwickel, ne fut pas épargné malgré ses 87 ans. Il fut atteint de troubles mentaux en apprenant l'arrestation de ses collègues. Redoutait-il des déboires personnels? Toujours est-il que l'extrême vieillesse n'a pas garanti contre les représailles allemandes l'illustre historien des lettres polonaises. M. Stanislaw Windakiewicz, 82 ans, incarcéré à Cracovie et remis en liberté uniquement grâce à l'ancien ministre autrichien M. Twardowski, qui, à cause de ses rapports avec M. Seyss-Inquart, lieutenant du gouverneur général M. Franck, préside aujourd'hui, sous les auspices de l'Allemagne, aux destinées de la ville des Jagellons et qui a sauvé du pire beaucoup de ses compatriotes. Tant d'autres savants doux et inoffensifs, arrivés à l'âge du psalmiste, furent pourtant jetés en prison sans qu'aucune intervention ne leur ait profité. Citons MM. Fryderyk Zoll, 75 ans, coryphée du droit civil, et Léon Wachholz, 73 ans, à qui la psychopathologie doit des progrès sérieux, traducteur du « Faust », mal récompensé de son enthousiasme pour la culture allemande. Constatons, en passant, combien les rejets de colons germaniques sont nombreux parmi les prisonniers du Troisième Reich enfermés pour leur fidélité envers le polonisme.

Nous ne saurions énumérer au complet les martyrs de la science polonaise, pas même ceux qui jouissent parmi leurs collègues d'une notoriété mondiale. Contentons-nous de nommer encore M. Stanislaw Kutrzeba, président de l'Académie des Sciences et recteur de l'Université de Cracovie, l'auteur de la magistrale « Histoire de la Constitution et des institutions de la Pologne »; le grand historien M. Wladyslaw Konopczynski, monographe du *Liberum Veto* et à qui nous devons la meilleure synthèse de l'histoire polonaise moderne, directeur du Dictionnaire Biographique Polonais; M. Adam Krzyzanowski, économiste de marque; M. Lehr-Splawinski, linguiste brillant à qui ses

travaux sur les origines slaves valurent d'être terriblement malmené lors de son arrestation par les sbires étonnamment informés de questions savantes; M. Wladyslaw Semkowicz, médiéviste, sommité des sciences auxiliaires de l'histoire; M. Bohdan Winiarski, capacité du Droit international; enfin M. Jozef Kostrzewski, très connu et très détesté en Allemagne pour avoir démolé par ses travaux archéologiques les théories pangermanistes sur la préhistoire des territoires aujourd'hui polonais.

Les professeurs demeurant dans les zones soviétique et lituanienne semblent ne pas avoir été l'objet de sanctions individuelles, mais tous, membres du corps enseignant des six universités, ils ont dû abandonner leurs études et chercher un gagne-pain. Beaucoup d'entre eux ont perdu leurs collections et leurs bibliothèques. On m'a cité l'exemple d'un jeune savant qui occupe aujourd'hui les fonctions de préposé au vestiaire dans un café de Varsovie, un autre s'est mué en garçon de restaurant, un troisième en colporteur de journaux. Ont seuls échappé au déluge général les quelques professeurs de nationalité polonaise qui continuent à faire leurs cours aux deux facultés de l'Université de Lwow (mathématiques, sciences naturelles) où le polonais est provisoirement toléré. Il va de soi que ceux-ci ont dû faire le sacrifice de leur intellect et se conformer aux préceptes de la science léniniste.

Peut-on féliciter les Polonais d'avoir conservé, de toutes leurs positions, ce seul dernier refuge de l'Université de l'« Ukraine occidentale »? Varsovie, Cracovie fermées pour une époque impossible à fixer, Lublin probablement détruite pour de longues années et qui ne ressusciterait de ses cendres qu'après la résurrection d'une grande Pologne pleinement indépendante, Poznan tout simplement remplacée par une université allemande organisée selon le modèle allemand, réservée aux seuls étudiants de race et de langue germaniques. La bibliothèque, les laboratoires, toutes les autres institutions de l'Université polonaise de Poznan ont été adjugés à la haute école allemande pour autant qu'ils n'ont pas été évacués vers l'Altreich, de même que de nombreuses collections « confisquées » à l'Université de Varsovie. Wilno est devenue une succursale de l'Université lithuanienne de Kaunas. L'enseignement s'y fait uniquement en lithuanien, depuis le 15 janvier 1940, et l'admission d'étudiants polonais, possible en théorie, est pratiquement exclue par la clause qui exige de tout auditeur la connaissance de la langue officielle, ignorée de tous les Polonais.

Les Polonais de la zone soviétique seraient donc privilégiés? Ils le sont sous ce rapport que l'on ne leur impose pas l'abjuration de leur nationalité pour pouvoir suivre les cours, ni même pour en faire. L'Université de Lwow, débaptisée au dam de feu Sa Majesté Jan Kazimierz (dont le cœur repose à Paris, en l'église de St.-Germain-des-Prés) et en l'honneur du poète ukrainien Ivan Franko, marxiste et polonophobe convaincu, mort en 1916, fut réorganisée selon les préceptes russo-communistes. On a supprimé la Faculté de théologie — détail significatif : en y mettant les formes et sans persécuter les professeurs. Cinq facultés : histoire, philologie, mathématiques-physique, sciences naturelles, grouperont les quelques milliers d'étudiants, en majorité ukrainiens et juifs, qui puiseront aux sources de la science marxiste orthodoxe. La médecine est enseignée à une école spéciale, de même que la science vétérinaire.

Un jeune professeur de l'Université de Kiév, le camarade Martchenko, remplit les fonctions de recteur, assisté de quelques autres savants de l'Ukraine soviétique, tandis que le gros du corps enseignant est fourni par les Ukrainiens du lieu, dirigeants de la Société Chevtchenko de Lwow, pour la plupart historiens ou critiques littéraires. Ainsi que nous l'avons noté, des Polonais communistes ou communistes ont également reçu des chaires,

La presse de Moscou s'en montre satisfaite et ne ménage pas son approbation à l'*intelligentsia* de Lwow.

Ce qui ne signifie pas que les études y aient repris pour de bon. La jeunesse très excitée, parsemée de nouveaux venus surtout juifs, s'amuse en premier lieu à deviser chaque jour lors de meetings. Et les maîtres, ce mot pris dans son double sens, n'en sont pas mécontents. Car que faire de mieux dans un gîte de la science à moins que l'on y songe à une formation politique orthodoxe? Au demeurant, les seuls cours dont nul ne saurait se passer traitent l'histoire de l'U. R. S. S. et de l'Ukraine (on imagine dans quel esprit), la législation soviétique, les principes du marxisme-léninisme-stalinisme, enfin les langues et littératures russe et ukrainienne (on réimagine...). Est-ce vraiment la liberté d'ingurgiter une telle science que les Polonais de l'« Ukraine occidentale » se sentiront heureux de revendiquer?

La science polonaise dispose d'un seul centre où elle peut encore parler sans contrainte. C'est l'Université polonaise de Paris qui vient d'ouvrir deux Facultés, de Droit et des Lettres, et où quelques savants sarmates garderont la flamme sacrée jusqu'au moment où elle pourra de nouveau éclairer le sol polonais. Le recteur, M. Oskar Halecki, le célèbre historien de l'Université de Varsovie, plusieurs professeurs de marque, tels M. Folkierski, romaniste bien connu, M. Gorka, historien aux idées très personnelles, et les deux excellents juristes MM. Glaser et Helczynski collaboreront avec le prêtre-philosophe abbé Jakubisiak et d'autres savants domiciliés à l'étranger, pour distribuer à l'élite polonaise émigrée un enseignement réellement... supérieur.

LOUIS DAUNEAU.

---

## A NOS ABONNÉS

---

Nous nous permettons de faire un pressant appel à nos abonnés, non seulement pour qu'ils nous restent fidèles, mais pour qu'ils nous aident à « tenir » en ces temps difficiles surtout pour les œuvres d'apostolat intellectuel. Ceux qui nous suivent depuis des années voudront bien reconnaître que les événements ne confirment que trop l'ensemble des idées prônées ici. Nous croyons donc avoir quelque droit à la faveur, sinon à la reconnaissance de nos lecteurs. Et de graves problèmes continuent à se poser pour notre chère Patrie. Nous comptons bien rester au premier rang de ceux qui luttent pour les solutions les plus sages et les plus nationales. Mais il importe que notre action soit soutenue par l'élite de l'intellectualité belge. Restez-nous donc fidèles et, surtout, faites-nous connaître, procurez-nous de nouveaux abonnés! Depuis le début d'une guerre qui menace de mort notre civilisation occidentale, chaque jour nous apporte de nouvelles adhésions. Votre action personnelle peut doubler et tripler notre influence. **Donnez-nous votre appui!...**

---

## LECTURES

Livres — Revues — Journaux

### LA SITUATION

*Le général Duval termine sa dernière chronique dans la Revue des Deux-Mondes par ces lignes :*

#### *La guerre économique.*

Alors s'élève la grande objection, celle que Hitler affecte de considérer jusqu'à présent comme la grande illusion de ses ennemis, la guerre économique, le blocus. En fait, Hitler n'a jusqu'à présent fait la guerre que sur ce terrain, mais, sur ce terrain économique, il la mène par tous les moyens : violence et ruse, forces navales et aériennes et diplomatie.

Les forces navales et aériennes s'efforcent d'imposer à la puissance britannique une tâche démesurée, devant laquelle elle puisse être un jour obligée de s'incliner, de renoncer au dessein de maintenir le blocus de l'Allemagne tout en se défendant contre son propre blocus. La diplomatie s'adresse aux neutres pour obtenir les ressources indispensables; elle cherche à ouvrir des perspectives nouvelles de ravitaillement. La politique germano-russe n'a pas d'autres fins; l'échec de l'U. R. S. S. en Finlande n'a pas d'autre gravité pour l'Allemagne. L'alliance italienne ne vaut que par sa portée économique.

Hitler cherche dans le même temps à substituer au capitalisme international un régime économique durable en Allemagne; l'extension germanique en Europe centrale doit rendre l'autarcie possible. Cent millions d'Allemands sont à organiser de manière à faire face victorieusement à toutes les tâches : la tâche militaire, la tâche industrielle, la tâche agricole. A la base de cette organisation se placent les lois militaires qui confondent en chaque Allemand la fonction civile et la fonction militaire.

Si nous voulons comprendre la guerre, avec ses transformations, ses soubresauts politiques, c'est probablement dans ce domaine économique que nous devons fixer notre attention. Si jamais il apparaît à Hitler qu'il a fait un rêve en se donnant le droit de mépriser le blocus, alors il reviendra, par nécessité, à la guerre violente, par les armes; sa seule chance de salut sera dans l'usage de sa force. Si, au contraire, la colonisation de la Russie ou l'usure du blocus britannique lui donnaient la certitude d'échapper à la défaite économique, peut-être continuerait-il la guerre d'attente, mettant à son tour tout son espoir dans une stratégie défensive.

#### *L'aspect militaire de la guerre.*

Insistons sur ce point : les opérations militaires ne sont qu'un aspect de la guerre. En l'absence même d'opérations militaires, la guerre mûrit et s'avance vers sa décision. Cela résulte d'une conception de la guerre forme de la politique, surtout si l'on considère l'état de guerre comme favorable au développement d'un système politique. Le chef d'Etat peut être détourné des opérations militaires soit par l'incertitude de leur résultat, soit par les sacrifices qui sont la conséquence fatale de l'armement moderne. Il peut, au contraire, s'y trouver obligé dans certaines hypothèses.

Si, dans quelques jours ou dans quelques semaines, une attaque

violente était dirigée par les Allemands contre la ligne Maginot, nous pourrions en conclure que Hitler a mis son espoir dans la supériorité de ses armes et qu'il ne lui est pas permis de négliger la menace que représente le blocus. Un tel événement aurait pour suite vraisemblable de nous entraîner dans la guerre réelle, celle des avions, des chars et des canons; nous pourrions nous attendre dès lors au développement croissant de la violence par le progrès et l'emploi de ces divers engins.

Si, au lieu de s'attaquer directement à la France, sur le front du nord et du nord-est, les Allemands entamaient quelque opération sur un théâtre secondaire, pays scandinaves, Roumanie ou même Caucase, par exemple, il ne s'agirait certainement là que d'un épisode de la guerre économique; il aurait pour fin de procurer à l'Allemagne un supplément de ressources en ce qui concerne quelques matières premières, minerais et carburants surtout.

Mais si Hitler continue de s'abstenir de toute opération militaire, peut-être pourrions-nous en conclure que le blocus ne lui paraît pas, autant qu'à nous-mêmes, un danger imminent pour l'Allemagne et qu'il croit trouver dans l'état de guerre des conditions favorables pour atteindre ses buts politiques en faisant l'économie des armes et du sang.

### LE DÉMEMBREMENT DE LA FINLANDE

*M. Pierre Dominique commente ainsi (dans la Tribune des Nations) les pourquoi et les comment d'un héroïque sacrifice :*

C'est fini. La Finlande a cédé. Les conditions que lui impose la Russie soviétique sont dures, très dures. Pratiquement, la Finlande est désormais dans la main de sa grande voisine. Le pire que nous puissions faire serait de nous payer de mots. Posons clairement le problème. Est-ce que la capitulation de la Finlande est une défaite anglo-française? Et, plus précisément, est-ce que c'est une victoire allemande? (Car on admettra qu'en tout cas c'est une victoire russe.)

Que l'entente germano-russe soit, par certains côtés, une entente contre-nature, nul ne peut le nier. Et, à première vue, il est trop évident que l'installation des Russes dans l'isthme de Carélie ou à plus forte raison dans les îles du golfe de Finlande et surtout à Hangoe, c'est-à-dire de l'autre côté du golfe, revient à prendre des précautions contre une réaction allemande. Ce n'est pas contre la France ou contre l'Angleterre que ces précautions sont prises, c'est bel et bien contre une Allemagne qu'on veut par ailleurs saisir et manœuvrer en la bolchevisant.

L'occupation de la presqu'île des Pêcheurs sur le littoral arctique que paraît à première vue dirigée contre l'Angleterre. N'oublions pas cependant que les gisements de fer suédois et norvégien sont dans le nord de la péninsule scandinave et que l'occupation de cette presqu'île signifie le souci de Staline de commander ces gisements, et par là de pouvoir déterminer la politique allemande.

\* \* \*

Dans le jeu russo-allemand Staline a joué six cartes. Tout d'abord il a saisi la moitié de la Pologne, ce qui le rapproche des centres vitaux de l'Allemagne. En second lieu, il a étendu son influence sur les trois Etats baltes. En troisième lieu, il a saisi l'Ukraine polonaise et les puits de pétrole, barrant en même temps le chemin de la Roumanie, dominant ainsi les routes allemandes du pétrole; en quatrième lieu, il a visé, par l'occupation de la Finlande, à élargir son contrôle sur la Baltique par où passe le fer suédois et, encore une fois, à se rapprocher des

gisements. Enfin, la sixième carte est l'influence stalinienne qui, de plus en plus, s'exerce sur l'Allemagne, tant par l'intermédiaire des communistes que par l'intermédiaire des nationaux-socialistes de gauche, influence dont nous ne pouvons pas encore mesurer l'ampleur, mais qui, surtout si le blocus doit se resserrer autour de l'Allemagne, pourrait avoir une importance considérable d'ici peu.

Staline a joué ce jeu sans cependant s'engager à fond ni contre l'Angleterre, ni contre la France, ni contre l'Italie.

Il ressort de ces quelques réflexions que le jeu de la Russie est parfaitement égoïste. Staline prétend se servir de l'Allemagne s'il le peut. Et, bien entendu, Hitler prétend, s'il le peut, se servir de la Russie. L'honnêteté nous oblige à dire que jusqu'à ce jour c'est Staline qui semble, seul, marquer des points. Hitler n'a même pas profité sensiblement des matières premières que peut fournir la Russie, et notamment du pétrole de Bakou.

En Finlande, l'Allemagne a fait tout ce qu'elle a pu — comme elle l'a fait en Lithuanie, en Esthonie, en Lettonie — pour amener une victoire russe. Sans doute il y a là un double jeu. Et l'Allemagne a voulu donner à entendre aux Finlandais, comme d'ailleurs aux Baltes et aux Scandinaves, que le mieux pour eux serait de céder aujourd'hui sans cependant cesser de faire confiance à l'Allemagne. Mais la manœuvre — en admettant que l'Allemagne soit sincère — est pleine de périls pour ces petits peuples. Car il est douteux que l'U. R. S. S. en reste là. Le tsar Staline reprendra — et d'ici peu — la politique d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand. Les trois Etats baltes et la Finlande sont dès aujourd'hui, quoi que dise et que fasse l'Allemagne, dans la main de Moscou.

C'est ici qu'il faut dire un mot de la Suède et de la Norvège, surtout de la Suède qui, dans l'affaire, se trouve au premier rang, et donc directement menacée à travers la Finlande. Les dirigeants suédois se sont défendus d'avoir pris l'initiative des pourparlers et d'avoir exercé la moindre pression sur la Finlande. La légation de Suède à Paris ajoutait avant-hier : « A aucun moment, comme on l'a parfois prétendu, la Suède n'a suspendu les transports ou les livraisons de matériel pour la Finlande à laquelle elle continue, pour sa part, à apporter une aide de plus en plus intense dans le cadre antérieurement établi. »

Néanmoins il saute aux yeux que la Suède et la Norvège sont particulièrement heureuses de voir la Russie et la Finlande signer la paix. A tort ou à raison, Suède et Norvège croyaient que si la guerre avait continué, elles n'auraient pas tardé l'une et l'autre à y être entraînées.

En effet, il est hors de doute que l'aide des Français et des Anglais à la Finlande a été considérable, et que dans les deux pays un puissant parti demandait l'intervention directe, quelles qu'en fussent les conséquences, si la Finlande la sollicitait.

A vrai dire, la Finlande n'avait pas officiellement sollicité cette intervention. Et puis, il paraissait bien difficile que les Alliés pussent débarquer des forces assez puissantes sur le littoral arctique. Néanmoins, un groupe de divisions était déjà réuni dans deux ports français. M. Daladier l'avait annoncé à la Chambre et la Suède et la Norvège savaient, à n'en pas douter, que tôt ou tard, si la paix ne se faisait pas, l'intervention aurait lieu. Les propos de M. Chamberlain aux Communes avaient été très clairs.

« Ainsi que le gouvernement de Sa Majesté et le gouvernement français, a-t-il dit, l'ont déjà fait savoir au gouvernement finlandais, ils sont prêts, en réponse à un appel qui serait fait par celui-ci, en vue d'une assistance complémentaire, à se porter, immédiatement et conjointement, au secours de la Finlande,

en se servant, à cet effet, de toutes les ressources dont ils disposent. »

Tout cela explique que la Suède et la Norvège aient poussé de toutes leurs forces à la paix. Ce qui n'empêche qu'aujourd'hui, M. Gunther, ministre des Affaires étrangères de Suède, déclare : « Le danger n'est pas passé. Le traité ne nous apporte aucun soulagement. »

\* \* \*

Autre chose. L'Italie n'est pas sans se rendre compte de l'importance de la chose à son point de vue. On a beaucoup répété que l'Italie, après avoir favorisé les manifestations de rue en faveur de la Finlande, avait paru changer d'avis, ou du moins de méthode. Peut-être ne l'a-t-elle fait ou n'a-t-elle paru le faire que dans le but de se couvrir du côté allemand. Sa situation est d'ailleurs assez difficile. Car enfin, maintenant que la Russie et la Finlande ont fait la paix, on va assister à un déplacement du point d'application des forces militaires russes. La paix russo-finlandaise signifie :

- 1° Que la Russie est maîtresse de tout le littoral arctique jusqu'à la frontière norvégienne;
- 2° Que sa situation dans la Baltique est renforcée;
- 3° Que les arrivages de fer suédo-norvégiens en Allemagne sont assurés.

Mais cela signifie aussi que le problème du pétrole passe au premier plan, et que, pour tout dire, les Scandinaves sortent de scène pour permettre aux Danubiens et aux Balkaniques, et peut être aux Turcs et aux Iraniens d'y entrer. On ne voit pas très bien ce que gagne l'Italie à ce changement d'orientation.

\* \* \*

Car enfin, à supposer que, cessant donc de s'occuper de la Finlande, la Russie et l'Allemagne commencent à s'occuper plus attentivement de la Roumanie, l'Italie peut certes se jeter dans leur camp, mais elle ne dispose que de forces deux ou trois fois moins grandes que l'Allemagne ou que la Russie. Elle ne peut jouer ainsi que le rôle de second, brillant ou non. Elle est contrainte ou bien de laisser ses partenaires gagner seuls sur le terrain roumain ou bien de s'engager elle-même, pour obtenir un gain personnel, sur le terrain yougoslave. C'est jouer gros jeu.

Inversement, si elle se décide, la Finlande ayant fait la paix, à réagir en faveur du *statu quo* danubien et balkanique, elle se trouve heurter les ambitions de l'Allemagne. Le danger pour elle n'est pas moins grand. Au contraire, si la guerre de Finlande avait continué, si surtout les Alliés avaient pu aider efficacement les Finlandais, le Danube, les Balkans échappaient, au moins momentanément, à tout risque de guerre, et l'Italie pouvait continuer de garder l'attitude qu'elle garde pour l'instant.

Ce qui revient à dire que l'intérêt de l'Italie comme celui des Danubiens et des Balkaniques, comme d'ailleurs celui des Alliés, était que la Finlande ne capitulât pas.

\* \* \*

Mais ce n'était ni l'intérêt des Allemands ni celui des Russes qui, les uns et les autres, veulent avoir les mains libres sur le Bas-Danube et au Caucase.

La conclusion de tout ceci est que la paix russo-finlandaise

n'est pas seulement une victoire russe et une défaite de la Finlande, d'une part, et des Alliés, d'autre part, c'est aussi, malgré la joie qui règne à Berlin, un échec allemand, c'est une grave menace pour les Etats scandinaves, c'en est une autre pour les Etats danubiens et balkaniques et, selon toute apparence, cela sera à l'origine de toute une série d'embarras pour l'Italie. Bien fous ceux qui croiraient pouvoir soupirer d'aise en disant : C'est la paix. Ce n'est pas la paix, c'est tout simplement le renforcement de la plus grande puissance de subversion — avec celle d'Hitler — qui existe dans le monde.

---

**BANQUE**  
de la  
**SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE**

*Le rapport du Conseil d'administration pour l'année 1939 débute par ces considérations :*

L'exercice 1939 est caractérisé par un nouveau recul de l'activité bancaire en Belgique; celui-ci est dû, en ordre principal, à l'évolution des événements politiques, tant à l'intérieur du pays qu'au delà de ses frontières.

Vivant dans une appréhension constante du lendemain, la clientèle des déposants s'est résolument abstenue du placement de ses disponibilités dans des comptes à terme.

D'autre part, la thésaurisation des signes monétaires s'est considérablement accrue, principalement en avril et, ensuite, pendant les premières semaines qui suivirent le renforcement de notre armée. Le public a cru trouver dans cette thésaurisation

un moyen de se préparer, dans la mesure du possible, aux pires éventualités.

Ces circonstances expliquent la réduction du chiffre des dépôts confiés à la Banque. Ceux-ci s'inscrivent au bilan pour fr. 5.285.606.659,83, en diminution de 11 % par rapport aux chiffres de l'exercice précédent.

Grâce à sa politique de liquidités très abondantes, la Banque a fait face, avec une remarquable aisance, aux retraits demandés par sa clientèle.

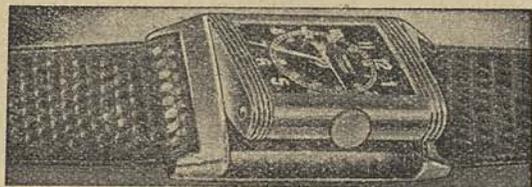
Du point de vue économique, la crise qui a débuté fin 1937 s'est prolongée, sans atténuation sensible, pendant la majeure partie de l'exercice et les banques en ont éprouvé le contre-coup dans leurs activités productives.

Une reprise des affaires s'est dessinée en septembre à la suite des besoins plus grands de l'Etat, principalement en fournitures pour la défense nationale; cette reprise fut, toutefois, contre-carrée tant par la hausse du prix des matières premières et la difficulté des approvisionnements que par le rappel sous les drapeaux d'une importante main-d'œuvre et des éléments les plus actifs de l'industrie et du commerce.

D'une manière générale, les demandes d'argent à court terme et les offres d'escompte sont restées rares sur le marché, n'offrant ainsi que des possibilités réduites et peu rémunératrices au emploi des dépôts; le marché des capitaux est resté stagnant et les émissions de titres ont été pratiquement nulles. De ce côté aussi, la Banque a été privée d'une source habituelle de bénéfices.

La réduction de l'activité économique du pays a exercé une répercussion immédiate sur le mouvement général de la Banque. Celui-ci, calculé dans une colonne seulement et sans y comprendre les comptes d'ordre, s'élève à 446 milliards. Il est en diminution de 88 milliards par rapport à l'exercice 1938.

Le coefficient de liquidités immédiates ou à très court terme, établi conformément aux bases arrêtées par la Commission bancaire, s'élève à 59,72 %.



LE "COULTRE REVERSO"



COUSEMANS

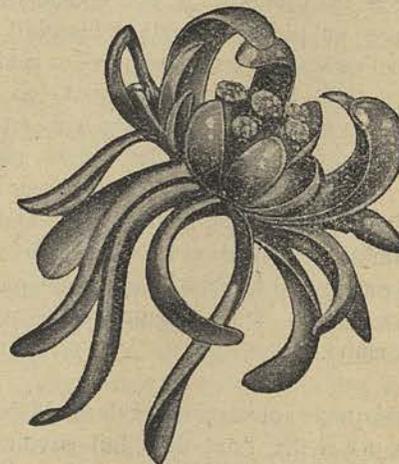
JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



OR ROSE  
RUBIS ET BRILLANTS

Projets de Transformation  
de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

25, av. de la Toison d'Or  
**BRUXELLES**

## LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

## Mercerie Franco-Belge

15, boulevard Jacques Bertrand — CHARLEROI  
TÉLÉPHONE 127.84 C. ch. postaux 156.620

TOUT POUR LE MÉNAGE ET CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES  
depuis les produits d'entretien jusqu'aux articles de luxe

Vêtements-Bonneterie-Lingerie-Produits d'entretien  
Franco dans toute la Belgique

Laine à tricoter



## QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre  
climat exige des vêtements chauds.  
La chaleur de la laine est la plus  
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

**LAINES VESDRE**

## Filature Schillings

Société Anonyme — DOLHAIN, près Verviers

## Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages  
de dame

Pelotes et Écheveaux—Fils classiques et fantaisie  
Fils Angora pour sous-vêtements Jusque 2/40 m/m

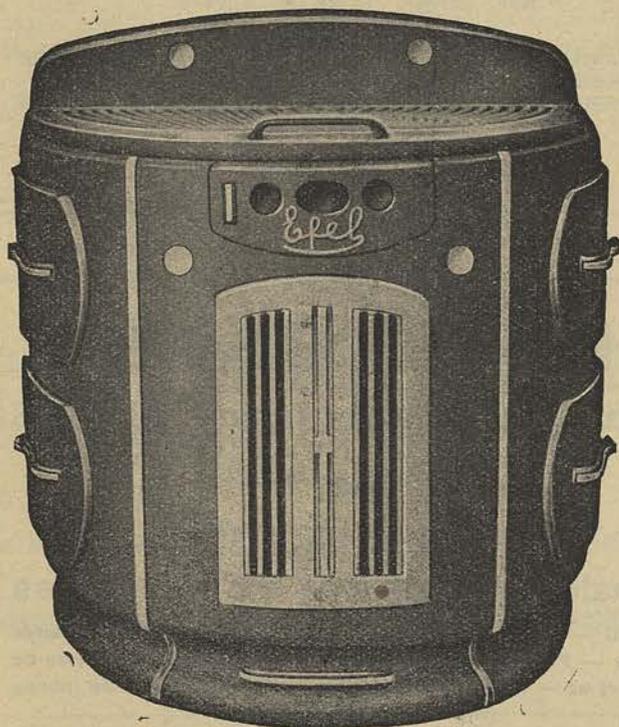
Une réalisation  
merveilleuse des

## FONDERIES DU LION

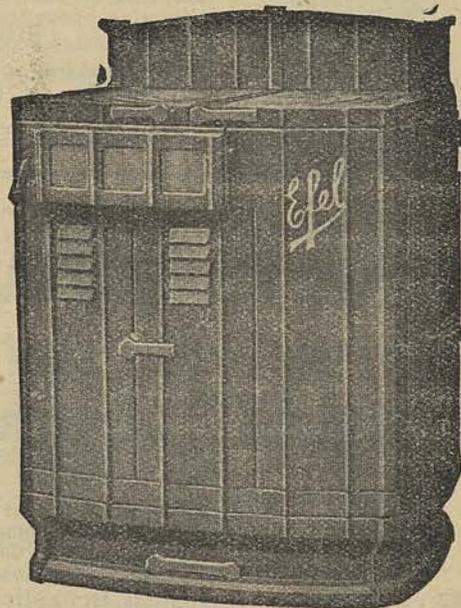
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

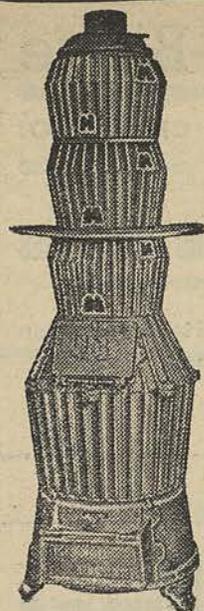
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens  
Poêles Flamands  
Poêles Crapauds  
Poêles Triangulaires  
Cuisinières  
Poêles Buffet  
Foyers  
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



FOBRUX 236



Les Fonderies  
Bruxelloises, s. a.  
HAREN-lez-BRUXELLES

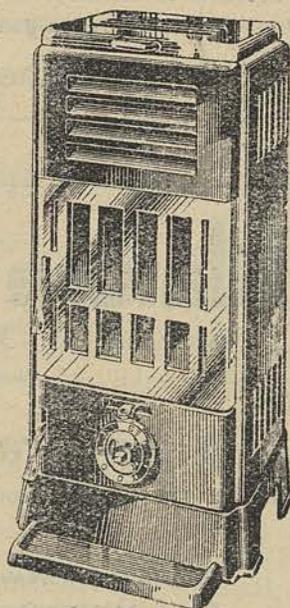
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



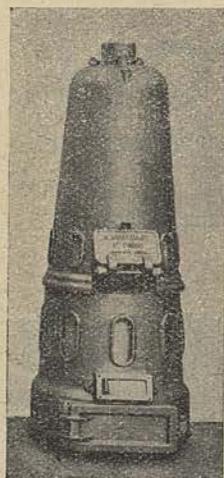
Les poêles GRANUM brûlent les petits anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



Poêles,  
Foyers,  
Cuisinières.



GRANUM 1668



Fonderies et Ateliers de Construction  
E. BRIALMONT  
ST-TROND

Poêles brevetés BRIALMONT en 4 types.  
Très grande économie de combustible.  
Très grands générateurs de chaleur.

Rouleaux de tennis en 6 types.  
Rouleaux de campagne de tous types à traction chevaline et tracteur.

Fontes spéciales pour moteurs Diesel.  
Fonte résistant au feu, fonte pour la mécanique en général, au chrome, nickel, acier.

DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES

## ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

### Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai  
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai  
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire  
Téléphone : 33.60.61

# LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR  
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE  
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPYENS ST NICOLAS-WAES  
DANS TOUTES PHARMACIES

Fruits Maison de gros Conserves

## J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55      Registre du commerce      C. G. Postaux  
Tél. 342.53      N° 1551      1329.87  
Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

## Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349.09      Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES  
animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya — Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinales et vétérinaires.

# CÉRAMIQUES



de la lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme Naamlooze Vennootschap  
Belgique Téléphone Courtrai 628. Belgis  
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

# Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1

ANTWERPEN

Ruwe koffie

Rijst

Meelwaren

Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus

Riz

Féculeux

Épices

Importation directe

Meilleures conditions

## Cafés crus

# WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION  
EXPORTATION  
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :  
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :  
Anvers 62

Adresse télégr. :  
WINSTALLE

# Léon HOUBION

48, rue des Français, ANS

VINS & SPIRITUEUX

Denrées Coloniales en gros

Particulièrement

Cafés Crus et Torréfiés

Torréfaction journalière

Adresse télégraphique : HOUBION-ANS.

Téléphone 605.55

Compte chèques-postaux n° 204.985

Registre du Commerce n° 2820.

# LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges  
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps  
— Département spécial pour linge de famille —  
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants  
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

# Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 289.26

Adr. télégr. : Winterbert

## Cafés Crus

IMPORTATION  
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,

du Congo belge, des Indes orientales

Les Établissements

# Paul THIWISSEN, S. A.

13, rue Ste-Véronique, LIÈGE

Téléphone 168.96

se recommandent tout spécialement aux Missions  
pour la fourniture

d'ouate, gaze, bandes et tous objets de pansements

CATALOGUE SUR DEMANDE

# Confiterie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

# Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante  
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds.

**TOUS LES CHARBONS**  
des meilleures mines belges

**ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES**

**JEAN MEEUS**  
15, Courte rue des Claires — ANVERS  
Tél. 223.05

**AGENCE DE CHARBONNAGES**

**ANTHRACITES**  
Spécialités pour Chauffage Central  
**CHARBONS - COKES - BRIQUETTES**

**TÉLÉPHONE 1236**  
**G. Mayan - Malevé**  
Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

**COMPTOIR DES CHARBONS**  
Société de personnes à responsabilité limitée  
58, rue de Stembert, 58, VERVIERS  
Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42  
Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

**GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL**  
Franco gare par wagon dans toute la Belgique

**Collèges, Pensionnats, Couvents, Communautés**

Pour assurer votre ravitaillement par des maisons sérieuses  
Adressez-vous aux firmes ci-dessous :

**LE LYNX, Société Anonyme,** à Bruxelles, 1 à 7, rue Adolphe Lavallée.  
**Maison HANIN-GILLES, S. A.** à Marche-en-Famenne, 21, rue Saint-Laurent.  
ou à ses filiales à Liège, rue des Franchimontois, 47.  
à Dinant, place de Meuse.  
à Arlon, rue Zénobe Gramme.  
à Bomal-sur-Ourthe.

**Maison ACHILLE MOUFFE, S. A.,** à Châtelet, r. des Brasseurs.  
**CENTRALE COLONIALE, S. A.,** à Anvers, 96, r. du Couvent.  
**VREVEN-BUNTINX, S. A.** à Hasselt, boul. des Martyrs.

Visites des délégués sur demande, sans engagement.  
Remise à domicile par camions.  
Adressez-vous à la firme la plus proche pour faciliter le transport.

**MACHINES A COUDRE**

**ANKER**

Prix avantageux Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

**J. VERHAEGHE** 88, rue Saint-Georges  
Tél. 136.63 GAND

Pluie, rhumes ?  
Pourquoi désormais les craindre, puisque les

**Poudres Merveilleuses de la CROIX ROSE**

de la PHARMACIE DEPOORTERE St-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément  
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.  
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les pharmacies ou directement à l'adresse indiquée.

**ESSAYEZ-EN UNE. VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES**



**VINS des COTEAUX de l'HARRACH**  
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique  
(Pères Blancs)  
Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

**Edw. Moortgat-Meeus**  
33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES  
Tél. 881 O. Chèq 173.03  
Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

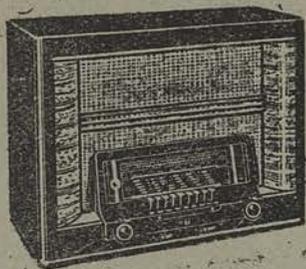
Toutes préparations médicales  
Toutes spécialités

**Pharmacie R. LEFEBVRE**  
12, Rue des Clairisses, 12  
TOURNAI Téléphone 100.78

**Pansements et Accessoires**

# PHILIPS

NOUVEAU PROGRAMME 1940



Des ondes courtes extraordinaires

New-York en plein jour  
comme votre station régionale

UN RADIO - CLAVIER  
SYSTÈME LINODYNE

Simple — Exact — Sûr — Parfait

Une musicalité encore meilleure

Apprenez  
les langues vivantes

à  
**L'Ecole Berlitz**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

## Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

**Capital : Frs 25.000.000**

**Réserves : Frs 9.000.000**

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :  
Banque Dubois, Liège

BUVEZ DU LAIT



C'EST LA SANTÉ!

SEALCONE S. P. R. L.

75, avenue Georges Rodenbach,  
SCHAERBEEK-BRUXELLES

POUR LES

### ÉCOLES

BOUTEILLES EN CARTON PARAFFINÉ

## SEALCONE

du litre, 1/2 litre, 1/4 litre  
et 1/6 litre

FABRIQUÉES EN BELGIQUE

SAIN ET ÉCONOMIQUE

Tél. 15.28.56

**PRODUITS** chimiques purs pour Laboratoires  
pharmaceutiques pour Pharmacies

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels, —  
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



## PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M<sup>me</sup> HOFMANS

RUE MAQHIN, 11  
LIÈGE

Téléphone 233,26

### PHARMACIE

## A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1878

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT  
Téléphones : 179.54 et 179.14

Spécialités en gros  
Dépôts et Monopoles

Produits chimiques et achats — Tous sérums. — Tous vaccins,  
Accessoires,

ULg - C. I. C. B.



\*709206602\* LIBER

SPÉC... UTIQUES

Raffinerie  
Tirlemontoise  
Tirlemont



Exigez le Sucre  
scié-rangé  
en boîtes de 1 kilo

*Mon Charbon*

Chaussee de Gand, 349  
BRUXELLES  
Tel. : 26.49.26 (7 lignes)

LE DISTRIBUTEUR  
CONSCIENCIEUX

LA LIVRAISON  
LA PLUS RAPIDE

LE PERSONNEL  
LE PLUS CORRECT

TOUS LES COMBUSTIBLES  
DOMESTIQUES & INDUSTRIELS

La seule occultation rationnelle

**ALERTEX**

agréé par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée

Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68